

LA PRINSE

DU MONT-SAINT-MICHEL.

TIRÉ A 200 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

90. sur papier vergé.
110. sur papier satiné.



AVRANCHES — IMP H. TRIBOUILLARD

DIRECT.- PROPre DE L'AVRANCHIN.

LA PRINSE

DU MONT-SAINT-MICHEL

DE

JAN DE VITEL

POËTE AVRANCHOIS.

PUBLIÉE AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

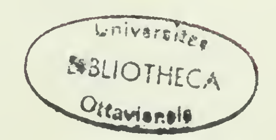
E. DE ROBILLARD DE BEAUREPAIRE.



AVRANCHES

AUGUSTE ANFRAY, LIBRAIRE.

MDCCCLXI.



LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

JEAN DE VITEL.

Jean de Vitel, bien qu'il s'intitule habituellement *poète Avranchois*, naquit de 1560 à 1570 dans la commune de Poilley, et non point à Avranches, ainsi que l'avaient pensé, sur la foi de cette désignation équivoque, l'abbé Goujet et le docteur Cousin (1). Le poète lui-même a pris soin, en di-

(1) Bibliothèque Française de Goujet, t. XIII, p. 275. Cousin, Recherches manuscrites, Bibliothèque d'Avranches, Fascicule 18. —Vitel a été l'objet de beaucoup de travaux particuliers : indépendamment de la notice que lui a consacrée l'abbé Goujet, nous citerons notamment un article de M. Weiss, Biographie universelle, au mot Vitel; un article de M. Philippon de la Magdelaine, Dictionnaire historique des poètes français; notice sur Jean de Vitel, poète Avranchois, par M. Boyssou, Bulletin de la Société d'Archéologie des arrondissements d'Avranches et de Mortain, 1844; la vie et l'appréciation des œuvres de Jean de Vitel, par M. Edouard

verses circonstances, de lever toute incertitude à cet égard. Poilley, nous dit-il, *où est le fort de mon natal manoir* (1). Ailleurs il précise davantage, en indiquant comme son lieu de naissance le village de Lentilles, situé sur les bords du ruisseau Foucault. Village et ruisseau ont été tour à tour l'objet de ses chants :

« Les grands bois de Lentilles
» Où caroloient au frais les Driades gentilles

Le Héricher, Avranchin monumental, t. I, p. 410. Cette étude, la plus remarquable et la plus complète de toutes, a été reproduite avec peu de changements dans le *Journal d'Avranches* (N° du 31 janvier 1858), et dans le Bulletin du Bouquiniste, année 1857.

On trouve en outre certains renseignements bibliographiques sur cet auteur, dans la Bibliothèque historique du P. Lelong, dans le Manuel du Libraire, de M. Ch. Brunet, et dans le Manuel du Bibliographe normand, de M. Frère. Les *Premiers Exercices*, imprimés à Paris en 1588, au compte de Pierre Hury et d'Estienne Prevosteau sont devenus extrêmement rares. On n'en cite que trois exemplaires : l'un deux appartient à M. Jules Le Marchand, ancien Sous-Préfet d'Avranches ; les deux autres se trouvent dans la Bibliothéque de Caen et dans la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris. L'exémplaire de M. Le Marchand a fait autrefois partie de la collection de M. T. Boyssou ; et c'est sur cet exemplaire, mis gracieusement à notre disposition,.qu'a été préparée l'édition que nous donnons aujourd'hui.

(1) *Les Premiers Exercices poétiques,* édition actuelle, p. 29.

» (Manoir qui fut mon bers quand tout premièrement
» Je humé la clairté des feux du firmament
» Manoir qui m'est vraiment plus cher et délectable
» Que ne serait d'un roy le palais admirable (1).) »

Cette habitation seigneuriale, célébrée par le poète, n'a pas encore complètement disparu. Le colombier n'existe plus; les grandes futaies, où Vitel voyait s'ébattre les divinités champêtres, ont été coupées, et l'étang, alimenté par le ruisseau Foucault, dont le poète a fait un dieu mythologique, est réduit à une modeste retenue d'eau. Mais au milieu de toutes ces ruines et à côté de bâtiments modernes à usage d'habitation, on reconnaît aisément un corps de logis qui remonte au-delà du XVIe siècle. Les fenêtres à traverses de pierres qui l'éclairent au nord, les ouvertures cintrées du midi, les cheminées, avec leurs foyers larges et massifs, ne permettent aucun doute sur ce point. C'est peut-être là, dans un de ces appartements, aujourd'hui délabrés, que vint au monde le chantre du Mont Saint-Michel, des de Vicques et des Pericard. — Cette naissance dans un manoir, que beaucoup de circonstances peuvent expliquer, a fait penser que Vitel appartenait à une famille noble de l'Avranchin et qu'il était le fils du seigneur de Lentilles. Ce sont là deux erreurs qu'il est facile de reconnaître. Le fief de Lentilles, sis en la paroisse de Poilley, sur les bords de la Sélune, avait encore au

---

(1) *Les Premiers Exercices poétiques*, p. 33.

XVIe siècle une certaine importance. Il s'y trouvait une habitation seigneuriale, un colombier, des bois de haute futaie, et même un moulin à blé. Comme particularité curieuse, nous citerons la redevance d'une paire de gants jaunes due chaque année par le seigneur de Lentilles au seigneur de Poilley. En 1574, le propriétaire de ce petit fief à droit héréditaire était noble homme Robert du Homme, qui rend aveu en cette qualité à Robert du Bois, seigneur de Saint-Quentin et de Préecey. En 1596, Lentilles était passé entre les mains de François Néel de Tierceville, comme père et tuteur de Louise Néel, sa fille, issue de son mariage avec Jacqueline du Homme. En 1631, Lentilles était possédé par Thibaut Lemercier de la Touche, seul héritier de Louise Néel, et, pendant tout le siècle suivant, les Lemercier en restèrent propriétaires (1). Il est facile de voir, par ce simple exposé, que jamais la famille Vitel n'a pu posséder le domaine de Lentilles. Quant à la prétendue noblesse du poète, elle nous semble tout aussi chimérique que sa seigneurie. Malgré la particule dont il fait précéder son nom, jamais ni Vitel, ni aucun de ses parents n'a pris la qualification de noble homme, de messire ou d'écuyer, et aucun individu de ce nom ne figure

(1) Titres de propriété et aveux relatifs à la terre de Lentilles. Nous devons la communication de ces pièces à M. le docteur Richer ; nous le prions d'en recevoir ici tous nos remercîments.

dans les diverses listes de nobles relatives à la Normandie. En revanche, dans des aveux de la fin du XVI[e] siècle, concernant la terre de Lentilles, on rencontre plusieurs propriétaires bordiers qui sont évidemment roturiers et qui portent le nom de Vitel. Ce sont d'abord M[tre] Noël Vitel et Barthelemy, dit Vitel ; plus tard les hoirs d'Etienne et de Barthélemy; enfin, à une époque plus rapprochée et toujours dans le même village, les hoirs de François et de Gilles Vitel (1). C'est évidemment à cette famille Vitel, habitant le village de Lentilles, qu'appartient notre poète. Sur cette question d'origine, aucun doute ne nous paraît possible.

L'examen des anciens registres de la paroisse de Poilley permet encore d'être plus affirmatif et d'aller plus loin. Non-seulement, en effet, nous y rencontrons une série d'actes de naissance, de mariage et de décès applicables à cette famille ; mais encore, sous la date du mois de février 1569, nous lisons un acte de naissance qui ne saurait appartenir qu'à Jean Vitel lui-même. Cet acte est ainsi conçu : « Anno 1569. XVII. Februarii uxor Stephani Vitel » habuit unum filium nominatum *Jan* et elevatum » in sacris fontibus per fratrem Philippum Du- » fresne presbyterum et Johannem de la Ferriere

---

(1) A l'extrémité du village de Lentilles, on voit une croix de bois connue sous le nom de croix Vitel ; on lit à sa base l'inscription suivante : F. Faire par Louis Vitel, et par son frère Barthélemy.

» scutiferum et uxorem Bartholomei Pican (1). »

Il y a non-seulement identité de nom, de prénom et de lieu de naissance, mais encore il est à observer que le parrain de cet enfant, Jean de la Ferrière, écuyer, est un des seigneurs dont Vitel s'est le plus occupé dans ses *Exercices*. Ce n'est pas tout. Jean Vitel, le poète, nous apprend, dans le *Discours à Messieurs d'Avranches*, qu'il avait pour oncle un curé de Granville, et, par une coïncidence significative, le père de l'enfant baptisé au mois de février 1569, Etienne Vitel, est le propre frère de M[tre] Noël Vitel, curé de Granville, en sorte que son fils se trouve précisément dans la position que s'attribue le chantre du Mont Saint Michel. Il est bien vrai qu'il est fait mention dans nos registres de deux autres Jean Vitel, mais l'un est contemporain du curé de Granville, et l'autre, qui ne paraît pas être né à Poilley, est fils du précédent et n'est pas neveu de M[tre] Noël Vitel. Toutes ces raisons sont de nature à faire affirmer, sans la moindre hésitation, que l'acte de naissance que nous avons transcrit est bien celui de l'auteur des *Exercices poétiques*. La famille de Vitel, bien que roturière,

---

(1) Registre de la fin du XVIe siècle, comprenant les actes de baptême, de mariage et d'inhumation de la paroisse de Poilley. Pendant toute l'administration de Philippe Dufresne, ce registre est tenu avec une grande régularité. Indépendamment des actes dont nous venons de parler, il renferme un sermon en français occupant trois feuillets, et relatif à la confession.

avait une importance réelle à Poilley. Nous voyons plusieurs de ses membres mentionnés au nombre des bienfaiteurs de l'église, et ce n'est pas sans un certain sentiment de satisfaction (1), bien légitime, que le poète nous apprend que trois de ses parents avaient occupé des charges ecclésiastiques. Deux — pour employer ses propres expressions — *dormaient, au moment où il écrivait, dans l'église cathédrale d'Avranches.* Un autre, le curé de Granville, avait été inhumé au tombeau de *sa chère famille* (2), c'est-à-dire à Saint-Martin-de-Poilley. Le registre des décès vient, sur ce point, expliquer et préciser l'affirmation du poète. Nous y lisons, en effet, cette mention expresse qui n'a pas besoin d'explication :

« In mense januario 1578.

» Tertia die prædicti mensis Natalis Vitel Rector » ecclesiæ B. Mariæ de Granvilla, emisit spiritum » Deo et fuit inhumatus in ecclesia de Poleyo ante » altare B. M. Virginis (3). » Ce curé résidait, du reste, presque toujours dans sa commune natale, et il exerçait sur presque tous les enfants de la pa-

---

(1) La dernière fondation est à la date de 1669. Cette année, Michel Vitel, du village de Launay, donne à l'église de Poilley une rente annuelle de 50 sols tournois à la charge de faire célébrer quatre messes chantées par an. Titres de la Fabrique de Poilley.

(2) *Les Premiers Exercices poétiques*, édition actuelle, p. 63.

(3) Registre de la paroisse de Poilley.

roisse un véritable patronage, qui se révèle par une foule de détails significatifs. Nous le voyons figurer comme parrain dans un grand nombre d'actes de naissance qui ne concernent pas exclusivement sa famille, et il est évident que sa bienveillante protection ne s'arrêtait pas là. C'est à lui que son neveu Jean Vitel dut aussi d'être initié aux premiers éléments de la langue latine, ce que notre poète nous apprend dans des termes qui ne sont pas d'une rigoureuse exactitude (1). Quoiqu'il en soit, il fut privé de ce zélé protecteur avant d'avoir atteint sa dixième année, et, au lieu de se rendre à Paris, où un de ses parents venait de mourir à la fleur de l'âge, il se dirigea vers Rennes. Il y était appelé par un autre parent qui, après avoir beaucoup voyagé, s'y était fixé et y avait obtenu une position assez élevée. La plupart des biographes de notre poète ont pensé que ces deux parents, designés dans les *Exercices poétiques*, étaient les propres frères de Jean Vitel; mais les vers de Vitel, malgré leur rédaction obscure et irrégulière, n'autorisent pas suffisamment cette interprétation. Ils indiquent simplement que ces parents, que le poète mentionne, après le curé de Granville, comme ayant été ses protecteurs, étaient frères et lui portaient une vive et sincère

---

(1) Le tiers hélas! mon oncle plus prochain,
Qui me guidoit chez le St-Chœur Neuvain.

Discours à Messieurs d'Avranches, édit: act., p. 63.

affection. Au reste, si le degré de parenté de Vitel avec ces deux personnages est assez difficile à déterminer, il est au moins certain que leur mort le plongea dans un abattement profond et lui inspira un vif sentiment de son isolement. Cette impression de tristesse le poursuit partout et se manifeste notamment d'une manière originale et sentie dans le *Discours à Messieurs d'Avranches* :

> Ainsi voilà comme, veuf de pilote,
> A la mercy d'Aquilon mon nau flotte :
> Je suys tout seul en travail à ramer
> Dessus le dos d'une terrible mer. (1)

Toutefois, ces pertes successives, malgré les larmes qu'elles lui firent répandre, ne semblent pas avoir diminué son ardeur et son goût naturel pour l'étude. Tous ses souvenirs de Rennes sont littéraires, je dirai presque scholaires; tous ses amis appartiennent à la classe des gradués ou des professeurs. Les détails dans lesquels le poète entre à cette occasion sont d'autant plus précieux qu'ils sont de nature à jeter un certain jour sur l'enseignement public des écoles de Rennes au XVIe siècle. Parmi les personnes vouées à l'enseignement que Vitel rencontre sur son chemin et avec lesquelles il resta en relation, le premier de tous, par ordre de date, et celui aussi sur le compte duquel il s'exprime avec le plus d'étendue, est Symon Simson, qui de-

---

(1) *Discours à Messieurs d'Avranches*, édit. act. p. 64.

vint plus tard chanoine de Saint-Quentin, en Picardie. Vitel lui a consacré une ode tout entière, dont nous croyons devoir transcrire les strophes suivantes :

Je veux bien recognoistre,
Au moins de ma chanson,
Le bien qu'estant mon maistre,
Docte et prudent Simson,
Tu me fis de ta grace
Me guidant sur Parnasse.

Tu as prins grande peine
Entre les murs Rennois
Sur le bord de Vilaine
Par trente-quatre mois
A norrir mon enfance
Du laict de ta science.

J'apprins par ton bien dire
A tenter le pipeau
Que desroba Tityre
Au gentil pastoureau
Qui pastura la vache
De son père Symmache.

Lors la muse romaine
M'eschauffait tout le cœur,
Et m'estoit si humaine
Que sa grande douceur,
Retint à son servage
Mon tendrelet courage (1).

Simson était certainement professeur de langue

---

(1) *Les Premiers Exercices poétiques*, f. 137.

latine et de grammaire à Rennes, et nous voyons qu'il y dirigea pendant près de trois ans l'éducation de Vitel. A ce vénérable ecclésiastique en succède un autre, Pierre Mauclerc, bachelier en Sorbonne, qui devait enseigner, selon toute vraisemblance, l'éloquence ou plutôt la philosophie. Dans tous les cas, l'objet de ses leçons, que les expressions un peu vagues du poète ne permettent pas de préciser avec toute la rigueur désirable, était d'un genre plus élevé. Nous n'en voudrions pas d'autres preuves que certains passages de l'ode adressée à Symon Simson. C'était, au reste, un professeur habile que ce Parisien transporté sur les bords de la Vilaine, et Vitel, en lui offrant ses vers comme les villageois offrent aux Dieux la première javelle de leur moisson, nous en a tracé un portrait d'un relief et d'une vivacité remarquables :

Il faut que libre je confesse
Qu'estant naguères en la presse
Des nourrissons d'Apollon

Qui, en une troupe innombrable,
D'un grand désir insatiable
Escoutoit ton oraison,

Je l'aperceu tout esbahie
Sans mouvoir et toute ravie
A ton beau discours charmeur

Et moy je pensais que Mercure
Se fut masqué de ta figure
Tant je me trouvois resveur (1).

---

(1) *Les Premiers Exercices poétiques*, f. 139.

Le poète ne s'arrête pas là, et, après ces témoignages d'admiration et ces retours sur les succès oratoires de Mauclerc, il nous initie en quelques vers au caractère intime de son enseignement :

Quand tu discourois de la chaîne
Qui l'une avecques l'autre enchaîne
Les quatre grandes vertus,

Tu me ravissois la pensée,
Qui de sainte ardeur eslancée
Rendoit mes sens esperdus.

Tu m'enpennois les costés d'œlles,
Et me lançois aux citadelles
Du luisant palais des cieux (1).

Ces expressions enthousiastes, qui peuvent sembler entachées d'exagération, ne sont pourtant pas de simples figures de langage. Sous l'influence de ces discours, d'un mysticisme profond et singulier, Vitel, s'il faut en croire ses affirmations, soupirait après le martyre, et, en attendant, foulant aux pieds les *bombances*, les *vils trésors*, les *chevances* et les honneurs terrestres, il se consacrait sans réserve aux sœurs *aganipides*. Cet amour ardent et presque religieux pour la littérature et les arts, qui caractérise le XVI[e] siècle, respire dans tous les vers de Vitel. L'ode même à laquelle nous avons emprunté la plupart des détails qui précèdent ne se borne pas à de vagues aspirations, elle se termine par une pro-

---

(1) *Les Premiers Exercices poétiques*, f. 139.

testation en faveur des œuvres de l'intelligence, qui semble, dans la bouche du disciple, un écho éloigné des leçons de son maître. Plus tard nous retrouvons le même courant d'idées exprimé dans une strophe qui rend, avec non moins de bonheur et plus de concision, l'orgueil des jouissances de l'esprit et le dédain profond des vanités mondaines :

Je prise plus cent fois le rameau triomphal
Dont le Prince aux crins d'or ses courtisans guerdonne
Que d'un luisant saphyr le lustre oriental
Dont flamboye des rois la superbe couronne (1).

Malheureusement, le cours de ces profitables études devait être bientôt interrompu. La peste qui sévit à Rennes de 1584 à 1586, à diverses reprises et avec une extrême violence, en chassa Jean Vitel, qui se réfugia successivement à Angers, à Vannes et à Condac. Le poète ne s'explique pas sur la date et la durée des séjours qu'il fit dans ces diverses localités; mais il paraît certain, d'après ses poésies, que ce fut à Condac qu'il résida le plus longtemps. Ces changements de pays ne semblent pas l'avoir modifié profondément. Toujours nous le revoyons tel qu'il nous est apparu à Rennes, rêvant à la poésie, *enivré des fredons des muses* et ne faisant guères attention qu'aux professeurs ou aux littérateurs. A Rennes, à l'exception de Symon Simson et de Mauclerc, il ne semble avoir vu que le sénéchal Caius Julius de

---

(1) *Les Premiers Exercices poétiques*, f. 175.

Guersans, le singulier auteur de la tragédie de *Panthée.* A Angers, c'est pour Julien Pelée qu'il réserve toute son admiration. Mais ce ne sont ni de Guersans, ni Pelée, ni son hôte, le chanoine de Musilac, qui exercèrent sur lui la plus vive influence. Il est un autre homme que Vitel rencontra à Condac, avec lequel il se lia d'une amitié extrême et dont le nom est inséparable du sien. Nous voulons parler du poète Jean Vivien. A cette époque, c'est-à-dire vers 1586, Vivien, après avoir quitté Angers, sa ville natale, et avoir séjourné quelque temps à Poitiers et à Paris, était enfin venu se fixer à Condac. Il ne songeait pas encore au genre tragique dans lequel il devait s'exercer plus tard. Il composait tout simplement des vers de galanterie à l'adresse d'une jeune fille qu'il devait épouser et qui, en attendant le mariage, était restée pour lui cette maîtresse idéale qu'était tenu de se choisir, à l'exemple de Ronsard et des poètes de la pléïade, quiconque se mêlait de rimer au XVIe siècle (1). Par suite de la contagion de l'exemple, Vitel s'exerça dans le genre galant et devint aussi amoureux. Mais ces excitations nouvelles ne convenaient pas plus à son caractère timide et réservé qu'à la nature spéciale de son talent poétique; aussi, cet entraînement factice fut-il de courte durée; il paraît cependant qu'il suffit à lui attirer des désagréments de tout genre, qui le dégoûtèrent pour toujours du mariage, des vers

(1) *Les Premiers Exercices poétiques*, f. 163.

érotiques et du séjour de Condac. L'union qu'il projetait fut tout à coup rompue, et le poète se réfugia aussitôt à Paris. Il reste pourtant dans l'esprit bien des doutes sur les causes qui ont amené cette fuite précipitée, lorsqu'on parcourt avec soin les *Exercices poétiques*. Dans un endroit de son livre, Vitel attribue à l'influence de cette jeune fille, si rapidement abandonnée, la naissance de son talent poétique (1). Ailleurs, cette liaison néfaste devient à ses yeux un piége que lui tend l'Amour en haine d'Apollon et des Muses :

« Amour premièrement, voyant que j'adorois
» Seullement Apollon et que je desdaignois
» Son feu et tous les traits qu'il porte en sa cadrelle,
» Fit tant par son astuce et sa traître cautéle
» Qu'il me prit à ses rets » (2)

---

(1) L'OMBRE.

Tu fais par trop de cas du beau teint féminin ;
C'est pourquoi tu es serf de ta belle Aréthuse,
Chétif, qui ne cognois que l'amoureux venin
Te gaste l'estomac et ta jeunesse abuse.

VITEL.

Ains le lys blanchissant de son front et ses yeux
M'ont esveillé l'esprit, m'ont fait grimper au feste
Du tertre d'Hélicon, m'ont rendu furieux
Au mestier qui conquiert le laurier sur la teste.

Les Premiers Exercices poétiques, f. 173.

(2) Discours à Pierre d'Alençon.

Les Premiers Exercices poétiques, f. 146.

Plus loin il complète son idée, en se félicitant d'avoir eu le courage de rompre des liens indignes de lui, comme si cette union, qu'il avait si ardemment souhaitée, eût dû faire, en définitive, la honte et le malheur de sa vie :

« Mais l'Eternel qui dresse
» Les pieds de tous les siens
» A gardé ma simplesse
» De cheoir en ses liens
» Et l'a bien advertie
» De sa grand tyrannie. » (1)

Ces raisons étaient bien suffisantes pour justifier son départ. Cependant Vitel nous en donne plusieurs autres qui durent encore diminuer ses hésitations. La contagion qui l'avait chassé de Rennes sévit aussi à Vannes et à Condac avec une extrême violence. La plupart des habitants, l'évêque et les principaux magistrats prirent aussitôt la fuite, et l'on ne peut guère savoir mauvais gré à notre poète d'avoir suivi l'exemple que lui donnaient les hauts dignitaires de la justice et du clergé :

« Et moi hélas qui brusquement saultois
» Aux dous fredons de ces pucelles doctes,
» Avant que dans leurs solitaires grottes
» Ce monstre infect eut jeté son venin,
» Je fus contrainct de me mettre en chemin
» La larme à l'œil, quittant les verts ombrages
» Du dous Condac. » (2)

---

(1) *Les Premiers Exercices poétiques*, f. 138.
(2) *Les Premiers Exercices poétiques*, f. 202.

moment précis où il allait consommer sa désertion, Clio intervint et l'empêcha de vendre *ses flûtes* pour acheter les *Sainctes Institutes*, en lui montrant en perspective l'infatigable générosité de l'Evêque de Meaux. L'apologue est, je pense, assez clair, et M[gr] de Brezé dut se le tenir pour dit. Le Discours d'un Songe, la plus fantasque conception qui soit sortie de l'imagination de Vitel, n'a pas au fond une autre signification. C'est le cri de détresse d'un homme qui a reçu déjà un secours d'argent et qui, après l'avoir épuisé, en sollicite un nouveau. J'aime à croire que M. de Saint-Germain démêla dans cet imbroglio confus l'intention de Vitel et fit droit à sa requête. L'hymne à Pallas garde un peu plus de mesure. Cependant au fond le poète ne s'y est proposé pour but que de gagner la protection du grand cardinal, et, s'il ne demande pas précisément une gratification en argent, il sollicite au moins pour un avenir peu éloigné un bénéfice ou une charge ecclésiastique quelconque. Au surplus ce poème, que Dorat n'a pas dédaigné de traduire en latin (1), ne laisse pas de présenter un certain intérêt, et il est curieux, au milieu de tous les détails prolixes qu'il renferme, de voir la transformation que Vitel a fait subir à son héroïne pour pouvoir la présenter décemment à un prélat de l'église catholique et romaine. Pallas, pour lui, représente la sagesse ; la naissance de cette déesse sans inter-

(1) Goujet, *Bibliothèque française*, tome XIII.

vention de femme lui paraît avoir une merveilleuse signification, et elle est racontée au début de l'hymne dans des vers qui ne sont dénués ni de malice ni d'ampleur (2).

Les faits et gestes de la déesse ont aussi fourni une large matière aux développements érudits du poète. Il n'a oublié, dans sa nomenclature, ni les malheurs d'Ajax, ni la ruine de Troie, ni les exploits des Amazones, ni la naissance des arts et des sciences, ni la mésaventure de Chariciéon, qui surprit Pallas au bain. Une seule circonstance de cette vie merveilleuse, le jugement de Pâris, paraît l'avoir embarrassé; aussi, après y avoir longuement réfléchi, a-t-il pris le parti de révoquer le fait en doute.

---

(2) Dedaignant de meler sa semence divine,
Sagement advisé, avec la feminine,
(« Car rarement voit-on la sagesse loger
» Au feminin cerveau, trop prompt à se changer. »)
D'un acier affilé il (*Jupiter*) se frappa la teste
D'un coup si violent que le sublime feste
De l'Olympe en frémit, l'air, la terre et le feu
Et le père Océan en fut par tout esmeu.
. . . .
Lors de son chef, Pallas, tu sortis à la creste
D'un flambant morion, le corps environné
D'un luisant corselet de fil d'or rayonné,
Branlant dedans la main une guerriére lance
Et cachant dans le cœur la force et la vaillance.

Les Premiers Exercices poétiques, p. 10.

Je ne peux empêcher mon divin Apollon
De dire, à ce propos, que la vieille saison
N'ait porté des resveurs, ou des âmes iniques,
Qui ont dit faulsement aux vieux siècles antiques
Que, pour avoir le prix d'une pommette d'or,
Tu aurois mis à nud le pudique thrésor
De ton corps virginal, voulant qu'un rude pastre
Eût eu pour son object ton corps plus blanc qu'albastre,
Séjour de chasteté; j'ay toujours cette foy
Que jamais la raison ne fust si loin de toi. (1)

Comme on le voit, la Pallas pudibonde des Exercices poétiques ne ressemble guères à la Pallas des mythologies païennes, et, après ces épurations, on conçoit aisément que Vitel ait pu songer à placer sous sa protection, avec les muses et les nymphes, les poètes, les philosophes et les prophètes. Toufois, ce n'est pas dans ces pièces d'apparat qu'il faut aller chercher le caractère vrai du talent de Vitel. Il est dans le Recueil de 1588 trois œuvres que nous publions ici dans leur entier, et qui nous montrent le poète avranchois sous son jour le meilleur et le plus favorable. Le *Discours à Messieurs d'Avranches*, l'*Églogue sur l'Entrée de Péricard*, le poëme de la *Prinse du Mont-Saint-Michel*, indépendamment de leur importance au point de vue de l'histoire locale, permettent encore d'apprécier sous tous ses aspects cet esprit mobile et élégant, ami de la description, imitateur prolixe des an-

(1) *Les Premiers Exercices Poétiques*, p. 14.

ciens, mais trouvant souvent dans son goût pour la campagne et dans l'amour du sol natal de vives et touchantes inspirations.

Le *Discours à Messieurs d'Avranches* est une revue rapide des origines de la ville, de ses gloires passées et de son état au XVIe siècle. Les étymologies de Robert Cenalis et la fausse mythologie de l'époque y font sentir leur influence ; mais, en revanche, les détails précieux abondent, et, çà et là, quelles effusions de cordial et sincère attachement ! La vieille ville, avec ses remparts crenelés, ses grèves bleuâtres et ses campagnes ombreuses, lui sourit entre toutes les villes, et, pour illustrer ce coin de terre privilégié, il a recours à l'histoire locale, aux fables de l'antiquité, à la description pittoresque. Pour lui, en remontant dans les âges éloignés, l'Avranchin se transforme en une forêt impénétrable, décorée du nom grec de Polydendron, et c'est sur ses rivages obscurs qu'il fait hardiment débarquer Pomone, riche arboriste et grande jardinière, à laquelle il attribue la fondation de sa ville de prédilection :

Elle nomma ceste cité Avranches,
Nom convenant pour les rameuses branches
De ce grand bois. (1)

Les fables chevaleresques succèdent bientôt aux

(1) Les *Premiers Exercices Poétiques*. Ed. actuelle, p. 57.

Ce n'est pas tout, s'il faut l'en croire, on doit joindre aux déceptions de l'amour, à la crainte de la peste, au désir légitime de se créer une position, qu'il indique aussi dans quelques vers, toute une suite de persécutions dirigées contre lui par un personnage puissant de la localité. Ce nouveau grief se trouve exposé avec beaucoup d'ampleur dans le Discours à maître Pierre d'Alençon ; mais il est regrettable qu'au lieu de nous révéler les motifs ou les prétextes des procédés vexatoires auxquels il fut en butte, Vitel se soit borné à nous tracer un portrait fantastique de son ennemi personnel. Il est clair que nous n'avons pas le mot de l'énigme. Il y a des détails sur lesquels le poète a gardé le silence ; mais la vivacité inusitée de son langage atteste au moins que le personnage dont il se plaint avait réussi à lui susciter de graves et sérieux embarras :

Il a have regard et le poil plus que roux,
Un grand corps tout vouté et l'âme plus traitresse
Que celui qui deceut par fraude et par finesse
Les crédules Troyens : Je ne veux dedaigneux
Souiller mon blanc cayer des actes monstrueux
D'un homme tant pervers. Et puis ma sainte Muse
M'a toujours defendu qu'onques je ne m'amuse
A un sujet si vil ; pour ce que son beau chant
Ne faict point retentir les vices d'un meschant.
Joint que ce traitre icy a tousiours fait injure
A ceux la qui estoient préparez de nature
Au mestier des neuf sœurs. Ce n'est donc pas raison
Qu'on voye mon papier diffamé de son nom (1).

(1) *Les Premiers Exercices poétiques*, f. 117.

Malgré les excellents conseils que le plus sage de ses amis, Pierre d'Alençon, lui adressa dans cette circonstance, nous ne croyons pas qu'à Paris la vie de Jean Vitel ait pris une tournure aussi pratique qu'on pouvait l'espérer. Cependant il y fit quelques connaissances, et il put y compléter son éducation littéraire. Il était alors âgé de 18 à 19 ans et fort perplexe sur la voie dans laquelle il lui convenait de s'engager. La mort de son ami Vivien, dont il reçut la nouvelle, redoubla sa tristesse et son désenchantement (1). C'est à ce moment cri-

---

(1) La plupart des détails que nous possédons sur Vivien nous ont été conservés par Vitel, qui lui a consacré plusieurs pièces de poésie, notamment le Tombeau de Jean Vivien, la Prosopopée du défunt au passant, les Plaintes de Calliope et le dialogue entre l'auteur et l'ombre de Vivien. Le tombeau et la prosopopée renferment des indications biographiques assez curieuses, dont a profité l'abbé Goujet ; mais il est un fait, que nous croyons devoir signaler, pour éviter des recherches inutiles aux bibliographes bretons ou angevins, c'est que les œuvres de Vivien n'ont probablement jamais été publiées. Le Tombeau est, en effet, une invitation pressante, adressée à la fiancée de ce poète, pour la déterminer à mettre au jour les poésies de celui qui l'avait tant aimée, et tout porte à penser que cet appel ne fut point entendu et que, sur ce point, les pressentiments de Vitel se trouvèrent complétement réalisés.

Si cette perte arrive, elle viendra de toi
Car luy, estant contraint d'obeyr à la loi

tique de sa vie qu'il publia son curieux recueil de poésies. Ce petit volume, imprimé à Paris chez Pierre Hury, renferme, sous son mince format, des specimens de tous les genres de poésie, depuis le poème épique jusqu'au sonnet; et il fournit de plus des éléments suffisants pour apprécier tout à la fois l'homme et le littérateur.

Ce qui frappe tout d'abord, en parcourant ce volume, composé d'œuvres si variées et si hétérogènes, c'est la position élevée des personnages auxquels le poète s'est successivement adressé. L'hymne à Pallas est dédié à très-illustre Prince Mgr. Charles de Bourbon, cardinal de Vandosme, archevêque désigné de Rouen. La *Prinse du Mont Saint-Michel* est placée sous le patronage de la famille de Vicques, et nous voyons en tête des autres poésies les noms de Julien de Saint-Germain, abbé de Chally et confesseur du roi, de Louis de Brezé, évêque de Meaux, de Barnabé Brisson, conseiller d'Etat et président au Parlement de Paris, de Achille de Harlay, premier président du Parlement de Paris, et de Claude Groulart, premier président du Parlement de Rouen. Mais, hélas! tous ces noms illustres, choisis parmi les dignitaires de la magistrature et du clergé, et inscrits à toutes les pages des *Exercices poétiques*,

---

Commune à tous mortels, il n'a pu faire esclore
Ce joyau de grand prix qui ton escrin redore,
Ne nous prive ici bas d'un bien si pretieux.

Les premiers Exercices poétiques, f. 163.

n'attestent pas que Vitel fût en relation avec les personnes elles-mêmes, et il suffit de lire ses vers pour deviner le but véritable qu'il se proposait. A les considérer de près, chacune de ses œuvres est une requête, présentée avec plus ou moins d'adresse et tendant invariablement à une demande d'argent, de place ou tout au moins de protection pour les éventualités de l'avenir. Sous une forme directe ou détournée, l'intention du poète est nettement accusée et ne permet aucune illusion. Au reste, ce caractère quémandeur, qui nous choque aujourd'hui, n'avait rien d'extraordinaire au XVIe siècle, et Ronsard lui-même, le prince des poètes du temps, nous a laissé un recueil intitulé : *le Bocage Royal*, qui n'est à vrai dire qu'une longue suite de placets rimés. La manière de dire de Vitel conserve d'ailleurs presque toujours un cachet naïf, original et ingénieux, qui sauve la vulgarité de ces sollicitations incessantes. Il est même des compositions où la demande se produit dans des circonstances étranges et qui méritent d'être signalées. L'une des plus curieuses est sans contredit l'élégie adressée à M[gr] de Brezé. Par une idée assez originale chez un homme qui manqua toujours d'argent, Vitel nous raconte la lutte désespérée que se livrèrent dans son cœur l'amour du lucre et l'amour de la poésie. Comme on pouvait s'y attendre, les débuts de cet engagement imaginaire ne furent pas tout d'abord favorables au dieu des vers. Mais tout à coup, par un brusque revirement, la lumière se fit dans l'esprit de notre poète, et, au

Marche comme enchaîné tout le peuple en devoir
Qui baisse le sourcil soubs leur haultain vouloir. (1)

Le poème du Mont-Saint-Michel s'éloigne de ces inspirations bucoliques; mais, en revanche, il présente un véritable intérêt de curiosité, au point de vue littéraire, et il n'est pas dépourvu d'importance, comme document historique. Il est en effet difficile d'imaginer les versions différentes qui ont eu cours au sujet de la reprise du Mont-Saint-Michel par de Vicques. Le récit le plus accrédité aujourd'hui a été visiblement emprunté à l'*Histoire de France* de La Popelinière, beaucoup moins exact sur ce point que le bénédictin dom Huynes.

La relation de ce religieux, que nous lisons dans son *Histoire générale de l'Abbaye*, est d'autant plus digne de foi, qu'elle a été écrite d'après des notes laissées par un Frère nommé Le Mansel, qui fut témoin de l'évènement, et qui eut le cou à moitié coupé dans la bagarre. Le passage qui concerne ce fait de guerre est assez curieux pour que nous croyions devoir le reproduire intégralement :

« L'an 1577, René de Baternay étant encore » capitaine de ce Mont, le 22 juillet, jour de la » Magdelaine, sur les huit heures du matin, entra » en l'église une bende d'environ 29 pelerins en » apparence, et en effet des herétiques et ennemis » de l'Eglise, envoyés par le Sr du Touchet, gen-

(1) Les *Premiers Exercices Poétiques*. Edit. act., p. 47.

» tilhomme aussi huguenot, lesquels, pour n'avoir
» pas esté fouillés assez exactement à la porte de
» l'abbaye, entrèrent avec des poignards et petits
» pistolets, après avoir contrefait plusieurs dévo-
» tions, meme fait dire des messes, une partie
» d'eux s'assemble sur le Sault-Gautier devant la
» porte de l'église, d'autres à la porte du corps-de-
» garde et trois ou quatre descendirent à la porte
» de la ville, et l'un d'eux ayant donné le signal, se
» saisirent du corps-de-garde du chasteau, désar-
» mèrent les soldats et en tuèrent un, qui aima
» mieux mourir que de rendre l'épée, ils offensèrent
» et blessèrent quelques moines et plusieurs pele-
» rins qui se rencontrèrent en l'église. Jean Le Man-
» sel, secrétaire du Chapitre et maître des novices,
» qui a laissé cette histoire par écrit, asseure qu'en
» cette déroute il eut la moitié du cou coupée d'un
» coup de coutelas.— Sur ces entrefaites, arrive le
» Sr Touchet, avec douze cavaliers au gallop, pen-
» sant surprendre la ville. Mais la porte leur en fut
» fermée et Dieu permit que le dessein du Sr Touchet
« ne réussît pas; lequel s'étant retiré dans un bois
» à une ou deux lieues de ce Mont, d'où il pouvoit
» voir le signal de ses gens, arriva un peu trop
» tard pour jouer son coup. De sorte que ces beaux
» pèlerins desguisez étant trop tôt descouverts
» n'eurent pas le temps de faire plus grands dé-
» sordres en l'église et autres lieux selon leur in-
» tention et dès le même jour ils se trouvèrent tel-
» ment hébétés et comme stupides dans les détours
» de ce monastère, qu'ils n'avaient pas eu le loisir

» de considérer, que Loys de la Moricière S[r] de
» Vieques, gentilhomme catholique, enseigne du
» Mareschal de Matignon, paraissant avec peu de
» gens, devant ce rocher, ils se rendirent à sa pre-
» mière sommation et en sortirent comme ils y
» avaient entré, le lendemain à 8 heures. » (1)

Le poème de Vitel s'accorde parfaitement avec le récit de l'historien du Mont-Saint-Michel, non seulement pour l'ensemble des faits, mais encore pour les plus minces détails; il n'y a pas jusqu'à la date de l'évènement qui ne soit indiquée par le poète avec la plus rigoureuse exactitude. La Popelinière, quoique habituellement bien renseigné, est loin d'être un guide aussi sûr que notre poète avranchois, et, dès le début, il commet coup sur coup deux graves inexactitudes, en reportant le coup de main de du Touchet et la reprise du Mont par de Vicques, au mois d'août et à l'année 1575. Masseville et les historiens qui l'ont suivi ont semblé prendre à tâche d'exagérer les erreurs de La Popelinière. Il est inutile d'insister sur certains points de détail sans valeur réelle; mais il est deux faits qui dominent tout le récit, et sur lesquels il convient peut-être d'entrer dans quelques explications. La plupart des écrivains qui ont raconté la surprise du Mont-Saint-Michel par les compagnons de du Touchet affirment sans hési-

(1) *Histoire de la célèbre Abbaye du Mont-Saint-Michel au péril de la mer*, 3e Partie, p. 141. MS. sur papier. Bibliothèque d'Avranches.

tation que ceux-ci, après quelques simulacres de dévotion, massacrèrent impitoyablement le prêtre qui leur avait dit la messe. Le meurtre inutile d'un prêtre à l'autel ne saurait être accepté, en présence du silence de Vitel, et du silence plus significatif encore de dom Huynes. On ne comprendrait pas, en effet, que ce dernier écrivain fût resté muet sur un point aussi important, lorsqu'il mentionne la mort d'un soldat tué au corps-de-garde, la blessure reçue par *Le Mansel*, et les violences légères exercées par les soldats protestants sur les pèlerins et les religieux. Aussi, après y avoir réfléchi, croyons-nous que l'erreur est certaine, et qu'elle a pris sa source dans une mauvaise interprétation d'un passage de La Popelinière. Cet historien, en racontant les menaces et les actes de violence des assaillants envers les moines, s'exprime ainsi : « Et montés en » l'église de l'abbaie qui est en haut du Rocher » ouirent leur messe. Après laquelle s'enquérant » s'il n'y avait autres lieux de dévotion et les y avoir » achevées tirent leurs dagues sans gardes cachées » sous la casaque et les pistolets qu'on nomme bi- » dets commançant le capitaine mesme à crier tue, » à mort, à mort, sur les moines qui se voulurent » deffendre et sur le prêtre qui leur avoit dit la » messe. » (1)

C'est dans ces paroles un peu ambiguës, mais qui n'expriment, en définitive, que les menaces des

---

(1) Les *Recherches de La Popelinière*. Liv. 39, p. 285.

fables mythologiques ; Pomone et Circé se trouvent remplacées par un certain chevalier Ferron, dont, malgré les recherches les plus consciencieuses, il nous a été impossible de découvrir la moindre trace dans l'histoire positive. Il nous semble probable, d'après les habitudes de notre poète, que tout le passage où il est question du paladin Ferron est une flatterie délicate à l'adresse de la famille de la Ferrière, à laquelle il avait plus d'une obligation.

Après cette introduction vient l'énumération des grands noms de l'épiscopat avranchois, saint Léonce, saint Aubert, saint Pair, les deux Cirier et les deux Péricard ; puis quelques mots, malheureusement trop courts, sur les magistrats de son temps et sur des avocats diserts que notre ville pouvait réclamer à des titres différents. Toutes ces indications ont leur importance ; mais ce qui forme le cachet et le charme de cette courte poésie, c'est le retour attendri de l'auteur sur ses premières années, c'est le souvenir encore vivant de son oncle et de ses parents, morts avant l'âge, c'est aussi cette vive affection pour le pays, qui se trahit à chaque page, et qui se formule enfin par cette suprême et décisive déclaration :

Ainsi n'y a terre si plantureuse,
(Mais en peut-on trouver de plus heureuse
Pour les mortels que celle des Normans)
Qui arreste oncq' la course de mes ans
En ses manoirs, et si n'y a pucelle
Ny femme encor, tant soit-ell' chaste et belle,
Qui puisse tant m'estraindre à son collier

Que me tenir esclave en son foyer,
Hors mon pays ;..... (1)

L'*Églogue sur l'Entrée de Messire Georges Péricard dans sa Ville Épiscopale* est conçue dans le même ordre d'idées et de sentiments; seulement, pour les exprimer, au lieu d'employer la forme nette et précise du discours, le poète a eu recours aux images champêtres et bucoliques. L'étude de Théocrite, de Virgile et aussi de Ronsard se révèle dans cette légère production; mais, malgré de nombreuses imitations, on y reconnaît avec plaisir une inspiration qui s'appartient et une intelligence assez vive de la nature normande. A ce point de vue, l'églogue consacrée à messire Péricard est bien supérieure à celle que nous rencontrons à la fin des *Exercices* sur le trépas d'Elie Vinet ; elle est même infiniment plus dans le ton de l'idylle antique que ces malencontreuses imitations du *Trépas d'Adonis* et de la 21e idylle de Théocrite, qui n'ont rien retenu de la grace du modèle. (2)

---

(1) Les *Premiers Exercices poétiques*. Ed. act., p. 65.

(2) On pourra, du reste, en juger par les vers suivants, les meilleurs peut-être de ces singulières traductions, et que nous citons, à titre de curiosité :

Que nul de vous, pasteurs, la vérité ne cèle.
Nai-je pas le teint beau? Un dieu n'a-t-il pas fait
Mon corps soudainement en beauté tout parfait ?
Je l'avois enrichy d'une excellente grace :
Ainsi qu'on voit un tronc que le lierre embrasse,
J'avois le beau menton mignardement frisé.

Pourtant le fonds de la composition se réduit à bien peu de chose.... Péricard doit faire son entrée dans la ville d'Avranches, et cette heureuse nouvelle console dans leurs peines le Pasteur Avranchin, la bonne Andrine, et les bergers Michau et Morelot. Voilà, dans toute sa simplicité, le thême développé par le poète, et il faut même reconnaître qu'à tout prendre, son éloge de Pericard n'a rien de neuf et d'original. Dans une de ses églogues, Ronsard avait mis en scène, sous les noms d'Orléantin, de Guysin, de Margot, de Navarrin et d'Angelot, les ducs d'Orléans et d'Anjou, Henri de Guyse, la reine Marguerite et le roi de Navarre. (1) Vitel a suivi le même procédé, et il est facile de reconnaître, sous les désignations dont il fait usage,

---

Le crin, comme persil gentiment hérissé,
Ombrageoit mon oreille. Un large front d'albastre
Luisoit sur deux sourcils d'hébène tout noirastre.
J'avois les yeux plus beaux que ceux-là de Pallas.
Ma bouche flairoit mieux que le fourmage gras,
De laquelle couloient des propos à l'oreille
Plus doncereux qu'au goût l'ouvrage de l'abeille.

Cette description de prétendant, qui ressemble assez à celle d'un rustaud de village. continue encore pendant quelque temps, sans que Vitel rencontre une image gracieuse, ou un mot pittoresque.— Les *Premiers Exercices Poétiques*, p. 99.

(1) *Tableau historique et critique de la Poésie française au XVIe siècle*, par C.-A. Sainte-Beuve, p. 227.

les trois grands établissements religieux du pays, la cathédrale, placée sous l'invocation de saint André, le Mont-Saint-Michel et l'abbaye de Montmorel. — Mais si le plan de Vitel est resté d'une extrême simplicité et dans les données habituelles de l'églogue, comme la comprenait le XVIe siécle, il est impossible de ne pas reconnaître qu'il en a tiré parti d'une manière judicieuse, et que certains passages de son œuvre sont empreints d'une véritable couleur bocagère : Le portrait *d'Avranchin*, personnification générale du diocèse, ne laisse à peu près rien à désirer, et la tirade de Morelot sur le printemps est d'une bonne facture et d'une saine inspiration :

O Dieu qu'il fait beau voir et les champs et les prées
Couvertes maintenant de robes diaprées
De cent mille couleurs, qu'il fait beau voir l'ormeau
S'esgayer sous le verd de son ombreux manteau.
Je ne voudrois laisser ces croupes bigarrées
Pour estre fait seigneur des grand's sales dorées
Du beau l'Ouvre gaulois. O Dieu quel doux soulas
Quel grand plaisir de voir cest antre haut et bas
Ombragé en tout tans de l'ambrunche sauvage,
D'ouyr des oisillons le mignardé ramage
Et de ce clair ruisseau le bruit plaisant et doux
S'entrecasser coulant par entre les cailloux.

Bon pasteur Avranchin, qu'heureuse est ta vieillesse !
Je pense qu'en un jour tu as plus de liesse
Que ceux-là à qui l'or enserre les cheveux
D'un beau cercle luisant, qui tiennent dessoubs eux
Un grand empire enflé d'honneurs et de richesses,
N'ont en un an entier, bien que dedans leurs lesses

soldats, qu'on a vu la preuve d'un massacre que repousse péremptoirement le texte du poème de Vitel, d'accord sur ce point avec la relation si nette et si précise de dom Huynes.

Le second fait est d'une appréciation peut-être plus délicate. Il s'agit en effet de savoir quelle fut la conduite de de Vicques envers les soldats protestants qui se rendirent à lui, et quel sort leur fut, en définitive, réservé : ont-ils eu la vie sauve ? ont-ils été impitoyablement exécutés ? Si l'on en croit La Popelinière, trois seulement eurent la tête tranchée :

« Dont estonnés les protestants, ores qu'ils eussent » assez de vivres mais point de munitions, se rangèrent » à composition. A laquelle de Vicques, considérant » le site et la force du lieu, leur permit de se reti- » rer le mesme jour de la prinse, leurs bagues sauves » sans rien emporter de dedans. Mais Matignon, » averty à onze heures du soir de la prise, et, par ses » dépêches à plusieurs, accompagné de 60 chevaux » pour le secours, s'arreste à Avranches néantmoins, » après qu'il eût sceu la reprise, où il fit trancher la » teste à trois des personnes qui lui furent amenez, » dont les testes furent portées au Mont-Saint-Mi- » chel, les autres furent traitez selon que les pas- » sions de quelques-uns le permirent. » (2) Est-ce encore par voie d'interprétation qu'ont procédé les historiens qui se sont inspirés des recherches de La

---

(2) Les *Recherches de La Popelinière*, Liv. 39, p. 285.

Popelinière? Nous ne saurions l'affirmer. Mais il est constant que tous vont bien au-delà du texte que nous venons de transcrire, en affirmant qu'après l'exécution des trois gentilshommes dont parle La Popelinière, tous les autres prisonniers furent pendus. Il y a plus, quelques-uns oubliant que, même d'après La Popelinière, de Vicques resta complètement étranger à ce prétendu massacre, ne l'en accusent pas moins d'avoir fait preuve de mauvaise foi et de cruauté dans cette circonstance (1). Il y eut au XVI[e] siècle trop de capitulations outrageusement violées pour que l'inexécution par Matignon de la parole donnée par son subordonné nous étonnât outre mesure; cependant le silence que garde dom Huynes sur ce dénouement sanglant nous met fortement en défiance contre les affirmations de La Popelinière. Le texte du poème du Mont-Saint-Michel redouble nos incertitudes, et, en entendant Vitel louer de Vicques de sa mansuétude, on se demande comment il se fait qu'il eût fait preuve de rigueur, et, lorsque le poète continuant le félicite d'avoir eu le mérite, malgré les passions de son entourage, de sauver la vie des hommes qu'il avait vaincus, on se prend à douter non seulement de cette extermination générale racontée par Masse-

(1) Boyssou. Notice sur Jean de Vitel. *Bulletin de la Société d'Archéologie des arrondissements d'Avranches et de Mortain,* année 1844, p. 48.— Fulgence Girard. *Histoire du Mont Saint-Michel,* p. 276.

ville et Delalande (1), mais encore du supplice que Matignon, d'après La Popelinière, aurait dû faire infliger aux chefs de l'expédition. Quelle que soit, au surplus, l'opinion à laquelle on veuille s'arrêter, le poème de Vitel est un document qui a son importance, et dont les historiens futurs de nos guerres religieuses ne pourront plus manquer de tenir compte.

Nous avons essayé de montrer la valeur historique de la *Prinse du Mont-Saint-Michel*. Son importance littéraire n'est pas moindre. Par un excès de témérité, qui ne messied pas à un débutant, Vitel a trouvé moyen de nous fournir, dans un poème assez court et peu surchargé de faits, un spécimen de l'application de toutes les formules poétiques préconisées par la nouvelle école. Si l'on met de côté certains vers consacrés aux descriptions champêtres, l'inspiration fait à peu près défaut ; mais il est néanmoins curieux de suivre, dans cette composition singulière et quelqufois languissante, l'empreinte toujours visible de l'influence souveraine de Ronsard. Dans la préface de *la Franciade*, celui-ci avait donné aux jeunes poètes des indications d'une

---

(1) Masseville.—*Histoire sommaire de Normandie*. T. 5, p. 226. — Delalande. *Histoire des guerres de Religion dans la Manche*, p. 129. M. A.-M. Laisné, dans des notes manuscrites, qu'il a eu l'obligeance de nous communiquer, avait déjà fait ressortir l'invraisemblance du récit accepté par ces deux auteurs.

précision géométrique sur la construction du poème par excellence, le poème épique. Ce sont ces indications que Vitel a mises en pratique avec une scrupuleuse exactitude. « Le poète héroïque, dit » Ronsard, invente et forge arguments tout nou» veaux, fait entreparler les dieux aux hommes et » les hommes aux dieux, fait haranguer les capi» taines...... se mêle de conjecturer les augures et » d'interpréter les songes. Le poète bien advisé dé» duit son argument tantôt par songes et prophé» ties ou par augures et vols d'oiseaux et phantas» tiques visions de dieux ou monstres..... Sou» vienne-toi, lecteur, de ne laisser passer sous si» lence l'histoire ni la fable appartenant à la ma» tière. Quant aux capitaines et conducteurs d'ar» mées, tu en diras les pères et les mères, aïeux, » villes et habillements. » Plus loin, il ajoute ces renseignements encore plus minutieux et plus caractéristiques : « Tu n'oublieras à faire armer le ca» pitaine, comme il faut, de toutes les pièces de » son harnais. Tu n'oublieras la piste et battement » du pied des chevaux, et représenter en tes vers » la lueur et la splendeur des armes frappées de la » clarté du soleil et à faire voler les tourbillons de » de poudre soubz les pieds des soldats et des che» vaux courant à la guerre. » — Enfin, il termine la série de ses prescriptions par ces paroles, qui ne sont pas moins curieuses que le reste : « Tu n'ou» blieras jamais de rendre le devoir qu'on doit à la » divinité, oraisons, prières et sacrifices, commen» çant et finissant toutes les actions par Dieu, imi-

» tateur d'Homère et de Virgile, qui n'y ont jamais » failli. » (1)

Vitel a pris à la lettre ces recommandations si impératives, et, après avoir évoqué tous ses souvenirs classiques, il s'est mis au travail avec une confiante bonhomie et il a réussi à faire entrer dans la contexture de son poème toutes les machines poétiques connues au XVIe siècle. Nous y voyons en effet des songes, des augures et des colloques entre les génies, les dieux et les démons. Les fables relatives à l'origine de la famille de Vicques n'ont pas été oubliées; quant à l'habillement de son héros, il est détaillé avec une minutie qui rappelle la plus longue description de l'*Enéïde* ou de l'*Iliade*. Par suite du même parti pris, de Vicques prononce une harangue; il adresse, soir et matin, sa prière au dieu Jupin; il fait caracoler son cheval, qui soulève, en passant devant le front des troupes, les tourbillons de poussière exigés par l'auteur de la *Franciade*. Ajoutons enfin que jamais l'imitation servile des idées et des formes de l'antiquité n'a été portée plus loin. Le style est gréco-latin: les images ont la même physionomie, et les épisodes sont calqués sur ceux de l'*Enéïde* ou de l'*Iliade*. Par une de ces idées bizarres où la naïveté

---

(1) *OEuvres complètes de Ronsard.* Préface de *La Franciade, passim.* Tableau historique et critique de la poésie française et du Théâtre français au XVIe siècle, par C.-A. Sainte-Beuve, p. 184–204.

le dispute à l'audace, Vitel a essayé de transporter en pleine Normandie la scène inimitable des adieux d'Hector et d'Andromaque aux portes de Scée. Rien n'y manque, ni la nourrice, ni le petit Astyanax, ni le casque au panache éclatant, ni même le sourire mouillé de larmes que le vieux poète a placé sur les lèvres de son héroïne. Cette observation rigoureuse du code poétique édicté par Ronsard, cette imitation laborieuse de l'antiquité, dont le servilisme arrive quelque fois au pastiche, ne fait pas de la *Prinse du Mont-Saint-Michel* un chef-d'œuvre, mais elle constitue une tentative littéraire qui méritait au moins être signalée.

Vitel publia les *Exercices Poétiques* en 1588. Il les donnait comme un début de jeunesse, et il annonçait de nouvelles poésies sur le règne de Rou ou sur les aventures étranges du chef troyen Normas. Rien de tout cela n'a paru (1), et, à partir de la publication de son livre, l'histoire littéraire est muette sur le compte de notre poète : aussi, quelques critiques, se fondant vraisemblablement sur la non réalisation de ses promesses, en ont conclu qu'il était mort de 1588 à 1589. Nous ne saurions adopter cette manière de voir, en présence des renseignements nou-

(1) Dans le second volume de son *Itinéraire en Normandie,* M. Louis Dubois indique comme étant de Vitel, une *Romance sur la Prise de St-Lo;* mais, malgré son exactitude habituelle, il est certain que, cette fois, M. Dubois a été induit en erreur.

veaux que fournit le registre de la paroisse de Poilley. En 1595, 1596 et 1597, Jean Vitel figure comme parrain au baptême de Jean Hardy, d'un fils de François Vitel et d'un fils de Laurent Fican. Nous retrouvons le même Jean Vitel, toujours en qualité de parrain, dans divers actes des années 1604 et 1605 (1). Malheureusement, une lacune de près de trente années vient interrompre la série des actes de naissance et d'inhumation, et ne permet plus la continuation des recherches. Toutefois, malgré leur petit nombre et leur rédaction concise, les mentions du registre que nous avons relevées ont une véritable importance. Elles nous apprennent, en effet, non seulement que Jean Vitel vivait en 1605, qu'il était venu se fixer aux environs de sa commune natale; mais encore que, comme son oncle Barthélemy et beaucoup d'autres membres de sa famille, il avait fini par entrer dans les ordres. Tous les actes que nous venons d'indiquer lui donnent, en effet, la qualification de prêtre, et, en 1602, nous le voyons concourir, comme prêtre, à la célébration d'un annuel pour le repos de l'âme de maître Philippe Dufresne, religieux de Montmorel et curé-prieur de Poilley (2). Au reste, lors-

---

(1) Registre de la paroisse de Poilley.

(2) Registre de la paroisse de Poilley :
Nota quod anno Domini millesimo sexcentesimo secundo die vicesima mensis novembris incœptum est annuale per dominos magistros Bertramum Aubert, *Jo-*

qu'on veut y réfléchir, cette détermination n'a rien qui puisse paraître étonnant ; elle concorde à merveille avec l'honnêteté de ses sentiments, et l'aversion sincère qu'il manifesta toujours pour le mariage. Vitel n'était pas d'ailleurs un de ces auteurs entraînés dans la voie des lettres par une ardeur spontanée et irrésistible : malgré la variété de ses essais, son amour du beau et son estime pour les écrivains, il n'avait, dans ses inspirations, ni passion, ni indépendance, ni désintéressement. Sa poésie, gracieuse et élégante, tendait invariablement à l'obtention d'une abbaye ou d'un bénéfice, et sa vocation, qui avait toujours l'œil ouvert sur le côté profitable des choses, n'était pas une vocation. Par nature et tempérament, les émotions et les incertitudes de la vie littéraire lui convenaient assez peu, et il existe à la fin de ses *Exercices* une poésie, restée inaperçue jusqu'ici, qui dévoile à merveille la pente véritable de ses inclinations. Elle est adressée à Jean Louvel, abbé de Montmorel ; elle porte pour titre : *Dialogue entre l'ombre de Vivien et l'Auteur.* Dans cette espèce de discours philosophique, Vivien, l'ami de cœur du poète, y disserte longue-

---

hannem Vitel, Marinum Duteil, Petrum Lemartinel, Michaelem Lebelley, Marinum Sequard et Petrum Hus presbyteros in ecclesiâ Sancti-Martini-de-Poilleyo in intentionem venerabiiis viri ac religiosi defuncti Philippi Dufresne dùm viveret prioris curati dicti loci secundùm intentionem dicti defuncti.

ment sur le néant de la gloire mondaine et sur le caractère incertain et périssable des affections terrestres ; puis, il s'attache avec une insistance singulière à détourner son interlocuteur de la littérature, qu'il compare à une fille perdue, et du mariage, qu'il considère comme un esclavage indigne d'un galant homme. Sois juge, avocat, homme de guerre, médecin, docteur en Sorbonne ou frère prêcheur, lui dit-il en manière de dernière recommandation ; mais ne sois pas poète. Aime Dieu, ajoute-t-il, ne crois pas aux femmes et oublie au plus tôt les yeux et les sourires de la belle Aréthuse. Vitel se débat mollement, comme un homme à moitié converti, et Vivien résume dans ces quatrains, d'une moralité austère, la discussion tout entière :

Embrasse la Sorbone et, devenu docteur,
Presche le peuple et faics sainctement ton office.
La libérale main du Roy ou d'un Seigneur
T'empeschera le dos d'un riche bénéfice (1).

Garde-toi, si tu peux, de porter sur le dos,
Tout courbé, haletant, le faix du mariage,
Si tu veux maintenir ton esprit en repos
Et passer en plaisirs tout le temps de ton âge.

Garde–toi, mon Vitel, de t'enchaîner aux fers
Et te rendre captif aux prisons d'une femme,
Si tu ne veux sentir, ainsi qu'aux bas enfers,
Sans relays, jour et nuict, mille travaux en l'âme.

---

(1) Les *Premiers Exercices poétiques*, f. 174.

Honore de bon cœur dessus tout ce grand Dieu.
Fay lui soir et matin dévotement prière,
Garde ses sainctes lois et fais qu'en chacun lieu
Ton âme devant luy soit fidelle et entière (1).

A notre sens, l'*Ode à l'Abbé de Montmorel* est la meilleure explication et le commentaire le plus significatif des révélations contenues dans le registre paroissial de St-Martin-de-Poilley.

---

(1) Les *Premiers Exercices poëtiques*, f. 176.



LA PRINSE DU MONT ST-MICHEL.

AU TRÈS-VALEUREUX SEIGNEUR DE VICQUES (1).

SONNET.

Fasché de voir manger à la lime du Tans,
Le généreux exploit de vostre grand prouësse,
Que vous fistes d'un cœur tout bouillant d'allegresse,
Estant encore au May de vostre beau printans :

Je me suis advancé après onze cours d'ans,
Me sentant favory des filles de Permesse,
De l'empraindre au metal de la saincte Déesse,
Qui faict vivre en honneur les hauts gestes vaillans.

Et pour ce, si quelqu'un envieux me vient dire,
Que j'en devois plustost mon clairon faire bruire,
Je luy repliqueray que le vieil Smyrnéan,

Plus de cent ans après la bataille Troyenne,
Corna d'un bruit haultain la race Pélienne
Qui brave triompha du bras Hectoréan.

---

(1) La famille de Vicques est originaire de la commune de ce nom, située sur la Dive, aux environs de Falaise. En 1419, Henri de la Moricière, s^r de Vicques, fut autorisé par Henri V à jouir de ses biens, situés dans la vicomté. En 1463, le commissaire du roi Louis XI en Normandie reconnaissait comme noble d'ancienne extraction Jean de la Moricière, écuyer, demeurant à Falaise. M. Laisné, auquel nous devons la plupart de ces renseignements, a pensé, avec raison, que l'Enseigne de Matignon, Louis de la Moricière, était venu s'établir dans notre pays à la suite des mouvements militaires qu'amenèrent les troubles religieux. Il s'y fixa définitivement par son mariage avec Esther Le Tessier, qui paraît lui avoir apporté en dot la terre importante de Lilfemannière. D'après le docteur Cousin, les de Vicques portaient d'argent au chevron de gueules accomplé de trois trèfles de sinople, deux en chef et un en pointe.

Comment le Mont-Sainct-Michel

fut surprins par les Ennemis, et après recouvré par le très-belliqueux Seigneur de Vicques (1).

Desia deux fois le Dieu à la perruque blonde,
Pour r'aieunir le teinct de la face du Monde,
Avoit descroüillé l'huis de l'estable au Taureau,
Pour en mettre dehors le plaisant Renouveau :
Depuis que des François le Monarque suprême,
Qui porte sur le front un double diadème,
Après avoir laissé Vistule Polonnois,
Et s'estre r'afreschi au beau crystal Seinois,
Avoit, meu de pitié de sa Francoise terre,
Estrangé Enyon, le discord et la guerre,
Avoit exilé Mars au terroir Thracien,
Et enchaîné Bellonne au cachot Stygien.
Si bien que le soldat oubliant les alarmes
Avoit pendu au croc ses cliquetantes armes.
Le Martial airain n'animait plus le cœur
Au combat et au choc, du hardy Belliqueur,
Le foudroyant canon qui r'enverse les villes
N'estonnoit plus le cœur des enfans et des filles.
Tout vivoit en repos et en tranquillité.
Le Marchand trafiquoit en toute seureté.
Le simple Villageois en plaisir et liesse

---

(1) La prise du Mont Saint-Michel eut lieu le 22 juillet 1577, et non pas le 22 juillet 1575, comme l'ont écrit la plupart des historiens qui se sont occupés de ce fait d'armes.

Honoroit tout ioyeux sa blêtière Déesse.
Bref la Paix fréquentoit les villes et les champs,
Sans crainte de l'acier de coustelats tranchants.
  Quand de l'Ambition l'ardente fantaisie,
Fut d'un nouveau désir esperdument saisie
(Non autrement qu'ell' fut dès le commencement,
Quand meschante elle fit armer trop follement
Les superbes Titans contre la grand puissance
De Jupin, qui punit leur trop fière arrogance)
Voulant ô cruauté! en France r'amener
Enyon et Bellonne, affin de moissonner
Ses braves citadins, et en couvrir les pleines,
En paver les chemins, et bosser les areines.
Ell' quitta son caveau menant à son costé,
L'avarice, l'ardeur, l'ire, la vanité,
L'audace, le soucy, le malheur et l'envie,
Dont ell' se voit partout horriblement suivie :
Et la nuit se lança dans l'emmuré chasteau
Du belliqueux Thrason, que Mars dès le berceau
Avoit tousiours norry luy enflant la pensée
D'audace, et de cholere à la guerre insensée (1).
  Il estoit dans dans son lict ou le Prince oublieux
Luy silloit fermement les paupières des yeux :
Alors que ce grand Monstre escumant de furie,
Vint au près de son chef, et d'une voix hardie
Luy ourdit ce propos. Hé quoy! Thrason, hé quoy?
« As-tu esté norry et de Mars et de Moy
» Pour vivre casanier? pour tiédir en paresse

---

(1) Sous ce nom, le poète désigne du Touchet, gentilhomme protestant des environs de Domfront. Cf. Masseville, Histoire de Normandie, t. v, p. 226.—Dom Huynes, Histoire de la célèbre abbaye du Mont Saint-Michel, ms. sur papier de la bibliothèque d'Avranches, 3e partie, chap. 18.

» Les iours tous bouillonnants de ta brusque ieunesse ?
» Veux-tu coüard laisser captif dans ta maison,
» Comme dedans les fers d'une obscure prison,
» Esteindre la fierté, l'audace, et la vaillance,
» D'ont t'avons enflammé dès ta première enfance ?
» Veux-tu comme un berger ou mal-né villageois
» Vivoter sans suer soubs le faix du harnois ?
» Veux-tu sans donner vie à quelque renommée,
» Qu'un iour ta vertu soit dans la bière enfermée ?
» Les gestes, les beaux faicts de tes haults devanciers,
» Qui t'ont vaillants brossé de gloire les sentiers,
» Ne t'aiguillonnent-ils, et ne t'allument l'ame,
» L'encourageant au fer, d'une éternelle fame ?
» Veux-tu dégénerer ? veux-tu lasche et oisif,
Moqué, sifflé de tous comme un maraud craintif,
» Permettre que ton front s'empourpre tout de honte
» Entre les grands guerriers, qui de toy ne f'ront compte ?
» Fault-il que le vouloir d'un Roy bride ton bras ?
» Qu'il te face au fourreau cacher le coustelas ?
» Qu'il t'arrache du poing la martiale lance,
» Et qu'il t'oste du cœur la force et l'arrogance ?
» Sus il fault que toy seul marchant dessoubs mes loix,
» Tu chasse cette Paix du royaume François,
» Et que tu y rameine encore de la Thrace,
» Malgré ce grand HENRY par ta puissante audace
» Le Dieu des estendars, qui fier allumera
» Le flambeau de la guerre, et par tout armera
» Et d'acier et de fer le fils contre le père,
» Fera que le cousin d'une lance meurtrière
» Occira son germain, et bref que les Gaulois
» Prendront l'un contre l'autre encore les longs bois
» Esveille ton esprit, et fais que son oreille
» Sourde comme ton corps à mes dicts ne sommeille
» Tu sçais ou est le Mont sur le sourcil duquel.

» Est un temple, sacré à l'Ange sainct Michel,
» Qu'Ausbert le sainct Prélat de l'Eglise Avranchine.
» Feict eslever piqué de la Bonté divine.
» C'est un fort qui se rit des band'rolles de Mars,
» Tant il est bien gardé de fidelles soldats.
» Son effort n'y peut rien non plus que de Neptune
» Les flots contre un rocher, qui de rage importune
» Taschent à le briser : mais ferme résistant
» Se tient tousiours debout, et les va reboutant
» Depuis qu'il est flanqué (j'en suis très-certaine)
» Mars cent fois a esté sur l'innombrable areine,
» Qui roule l'Océan plus d'un vol de canon,
» Largement à l'entour de ce puissant dongeon,
» Pensant subtilement ou par quelque ambassade,
» Ou bien par quelque approche y donner l'escalade,
» Et cent fois à sa honte il a esté forcé,
» Se voyant hardiment des gardes repoulsé,
» De lever tout son siége et de quitter la place,
» Qui iusques à présent a bravé son audace.
» Mon enfant, si tu veux entre tous les guerriers
» Te gyrlander le front de plus fameux lauriers,
» Que l'Immortalité peut donner à la race
» De Mavors, qui conquert souflant soubs la cuirace,
» Au hasard de sa vie un renom immortel,
» Qu'ell' grave avec la lance au bleu crystal du Ciel ;
» Arme ton masle cœur d'audace et de proüesse,
» Bouffi-le maintenant de superbe hardiesse,
» Et vœuf de toute peur, par un sentier nouveau
» Entre secretement au fort de ce chasteau,
» Car le pouvoir humain, pour la vérité dire,
» N'y peut non plus qu'au feu ou la neige ou la cire,
» Mets en effect mes dits et tu voiras qu'en bref,
» Mesme par dessus Mars tu haaseras le chef
» Palmé de tout honneur, de trophée et de gloire,

» Qui vivront à iamais au cuivre de mémoire.
» Tant plus qu'un acte est grand, plus acquert-il d'honneur
» A celuy qui hardy au prix de sa valleur
» A bien sceu dextrement à bon port le conduire
» Sans sentir de malheur ou de fortune l'ire ! »
Elle parle ainsi, puis luy meist dans le sein
Un serpent qu'elle avoit horriblement vilain.
Et après luy avoir soufflé dans le courage
Un orgueil arrogant, une bouillante rage,
Une présumption, avec une fierté,
Le laissa au liens d'audace garroté.
Lequel incontinent sentant geiner son foye,
Que ce cruel serpent gourmandait pour sa proye,
Se resveille en sursault, et brulant de fureur,
Tant il souffre de mal au tendre de son cœur,
Demande son harnois, son coustelas, sa lance,
Et son large pavois, puis crie qu'on s'avance
De seller ses coursiers. Ja la mère du jour
Appeloit le soleil de son nuital seiour,
Pour enflammer a tout d'une lumière ardente,
(Car c'estoit en ce mois que la gueulle béante
Du Chien estoillé fend le sein de ces bas lieux,
Tant chaude est son haleine au contour radieux)
Quand d'armes revestu d'une prompte allegresse,
Comme frappant encore à l'huis de sa jeunesse,
Il monte courageux sur un beau destrier,
Façonné de la main d'un adestre escuyer.
Puis comme bien appris au fin mestier des armes
Prend tant seulement vingt de ses meilleurs gendarmes,
(On trouve bien souvent le grand nombre inutil
En l'affaire, qui veut un chef caut et subtil.
Car il est malaisé qu'en une multitude
Il n'y en ayt que trop qui n'ont suivy l'estude
Des affaires mondains, et qui causent souvent

Qu'une fine entreprise est à tous mise au vent)
Et desloge en espoir un iour de Magdeleine,
Faisant craquer aux pieds les sablons de Tomb'laine,
De planter hazardeus sur le plus haut rempart
Du chasteau Saint-Michel son veinqueur estendart;
Et pour frapper le but ou tend son ame fière,
Il change du soldat la cassaque guerrière
Aux habits que sans dol porte le pelerin.
  Ses soldats bien instruits du but et de la fin
Ou visoient ses desseins, tous marqués de feintise,
Dressèrent leur voyage à cette saincte Eglise,
Iurant tous d'un accord de lever le signal
Qu'il leur avoit donné quand ils s'roient au portail
Du dongeon, et auraient d'une rusée addresse
Dextrement accomply leur inique promesse.
  Endementiers (1) voicy (présage merveilleux)
On apperçoit en l'air vingt milans fameilleux
Aller droit se percher à la corne eslevée
De ce dongeon, qui touche à la voute estoillée
Du palais flamboyant. Puis on void un vautour
Les consuyvant de loing roüer près ce contour,
Qui entendant les cris de cestte troupe avide,
Soudain veut relascher à son haut vol la bride;
Mais aussi tost voicy quatre ou cinq esperviers,
Descendants vistement des airés escaliers,
Se fondre dessus luy, de bec, de griffe et d'aille,
Le reboutant si fort de ceste Cytadelle,
Que craignant leur assaut il se retire honteux,
Fasché de n'avoir pu s'eslancer convoiteux
Avecques ses milans, puis devers ou l'Aurore
De roses au matin l'ardent plancher décore,

---

(1) Cependant.

Vient le Roy des oiseaux, l'Armeurier de Iupin,
Qui se tenant au pied de ce tertre divin,
Seulement de son cri espandu par la nüe
Frappe de tel peur ceste bande menüe
De carnassiers oiseaux, qu'elle vient coiment
Se submettre à son Prince, ainsi que doucement
Se rendent les Valets au vouloir de leur Maistre,
Qu'ils ne vouloient avant pour Seigneur recognaistre.
Ia desia ces Soldats ayant fortune à gré,
Avaient dans ce chasteau tout leur pouvoir ancré,
Et s'en voyans Seigneurs se pannonnant de gloire,
Sans scavoir ignorans user de la victoire,
Estalloient reioüis sur le front du Chasteau
Pour signal à leur chef la blancheur d'un drapeau.
Quand la dernière Fille à Fortune inconstante,
Feict gouster à Thrason desloyale et meschante
Le fiel de sa rigueur, lors qu'il pensait toucher
Au front de ses souhaits, ell' luy vint attacher
Le malheur sur les yeux, si bien que sa vaillance,
Trouvant à son effort la grande résistance
D'indomtables soldats, il fut tout despité
En son cœur, se voyant vaillamment rebouté,
Estincelant des yeux, escumant de manie,
Contraint tenir au frein sa proüesse hardie,
Et maudissant le sort bastoit des esperons
Son destrier, quittant à regret les sablons
Du grand champ Tombean, en guignant par derrière
Ce fort ou aspiroit son audace trop fière.
Non autrement qu'on voit un lyon furieux
Horibler son effroy, rouler ses ardents yeux
De rage et de courroux quand d'une bergerie,
Qu'il vouloit affamé mettre à la boucherie,
Il est forcé grondant, reculé des Pasteurs
S'esloigner et honteux se mettre en queste ailleurs.

Voici tout à l'instant la grand Déesse aislée,
Aux yeux bien clair-voyants, à l'aille esparpillée
A l'oreille attentive, et qui porte au gosier
Espouventablement mille langues d'acier,
Qui fendant vistement de son aille courrière
La campaigne de l'air s'en vient à Lirmanière (1),
Chasteau dont l'Océan arrose tous les iours
A son flux et reflux les aymantines tours,
Ou est le beau seiour du grand seigneur de Vicques,
Norrisson de Pallas, qui aux troupes galliques
S'est tousiours esbranché le triomphant laurier,
Que gaigne par ses faicts l'invincible guerrier;
Lequel estoit au plain d'une lice iousteuse,
Aux armes exerceant sa vertu belliqueuse;
Tantost il se plaisait à gaillard manier
Et le iennet d'Espagne, et l'agile coursier;
Tantost rompait les bois d'une lance enthirsée,
Tantost faisoit cresper la grande pique dressée,
Tantost iettait le dart, tantost comme Veneur

(1) Le château de Lillemanière appartenait aux Géraut vers le milieu du xv[e] siècle. Nous ignorons comment il passa de leur mains dans celles des Le Tessier. Les de Vicques le possédèrent jusqu'en 1702. A cette époque, Madelaine de la Moricière l'apporta en dot à Jean de Gaalon s[r] de Carreaux, et le petit-fils de ce dernier, après avoir dissipé une partie de sa fortune et avoir été détenu en vertu de lettres de cachet, le vendit le 3 mai 1774 au s[r] Delaplace, demeurant au marais de Pontorson, et qualifié dans l'acte de vente « d'intéressé dans les affaires du roi. » — Le château actuel ne rappelle en rien l'antique dongeon décrit par de Vitel. C'est une construction dans le genre italien qui ne remonte pas à plus d'une cinquantaine d'années. — Archives du Calvados, titres relatifs à la famille de Gaalon. — Renseignements communiqués par M. Laisné. — Avranchin monumental et historique. T. 1, p. 468.

Branloit d'un bras nerveux le large espieu chasseur,
Et tantost tout caché au fond d'une cuirace
Escrimoit bravement de la grand' coutelace,
Et iamais ne cessoit : si bien que ce courrier
Emplumé, ne pouvait trouver ce grand Guerrier
A coy pour luy narrer le faict de son message,
Et s'esbahissoit fort d'un si masle courage.
Mais dès qu'il aperçeut, qu'il faisoit un ruisseau,
Tant il se travailloit soubs cette lourde peau,
Sourcer flot dessus flot, de son corps indomtable,
Et qu'il sembloit vouloir d'un zéphyre amiable
Se rafreschir le front, il le vint acoster,
Et en propos ouverts, commence à luy conter
Que Thrason avoit faict grimper dessus la croupe
Du Tertre Saint-Michel vingt soldats de sa troupe,
Qui en tenoient le Fort, et qu'il avoit pensé
S'il n'eust été en bas des gardes repoulsé,
Hardy monter à eux : mais voyant sa prouësse,
Ne pouvoir parvenir au but de sa finesse,
Il avoit tourné dos et d'un pas viste et promt,
S'estoit sauvé laissant ses soldats sur ce Mont.
Ainsi parle ce monstre et d'une aille sifflante,
Dispost se balança en la pleine esclairante
Ou embouchant l'airain d'un grand cornet bruyant,
Le fist si haut tonner que le bruit effrayant
En fut oüy par toute la basse Normandie.
Selune qui estoit dans son antre assopie
L'oüit, et par trois fois sur l'eau le front hausa
De frayeur, et trois fois soubs les flots le baissa.
Les Nymphes qui dansaient sur son areine humide,
Se cachèrent de peur dans son verre liquide.
Avranches en frémit, et ses forts bastions
Descochèrent l'acier de leurs aiguz rayons
Sur ce mont Tombean, mesme la grand rivière

De Coisnon, s'empoulant, en hasta sa carrière.
Les Pans, les Chevrepieds, les Faunes et Sylvains,
Furent tous esbahis en leurs tertres hautains.
Le sautelant troupeau des Dryades gentilles,
Qui carolloit au frais des grands bois de Lentilles (1),
(Manoir qui fut mon bers quand tout premièrement
Je humé la clarté des feux du firmament
Manoir qui m'est vrayment plus cher et delectable
Que ne seroit d'un Roy le palais admirable).
Rompant tous ses esbats, carolles et chansons,
Se tapit de frayeur dans la nuict des buissons.
Le vieil dieu de Foucaut à la barbe hérissée (2),
A tremblottant trois fois sa cruche renversée.
Ce bon Dieu qui souvent de son crystal coulant
Benin reconfortoit mon poulmon pantelant,
Lors que ie m'esgarois soubs les freiches ramées
A poursuivre au trac les Muses bien-aymées ;
Et bref tous les mortels les voisins des nuaux,
Les hostes des forets, les bourgeois des eaux,
Qui oüyrent ce tonnerre, estonnés en eux-mesmes,
Se trouvèrent de peur tous pensifs et tous blesmes.
Fors ce hardy guerrier de Vicques, qui vaillant
Estoit en l'estomach de proüesse boüillant.
Et comme un fier lyon qui se bat de sa queuë,
Affin que sa valleur soit au combat esmeuë,
Quand il veut assaillir un farouche troupeau
De tygres, dont il rompt et la chair et la peau,
Il s'anime luy-mesme au mestier de la guerre,
Il pense ia soüiller l'émail gay de la terre

---

(1) Village de la commune de Poilley.

(2) Ruisseau qui traverse la commune de Poilley et passe au village de Lentilles.

Du sang de ces coyons, il pense tronçonner
En cent pièces leurs corps, puis aprés les donner
Pour pasture aux corbeaux et aux loups faméliques
Il iette tantost l'œil sur ses darts, sur ses piques,
Tantost sur ses espieux, tantost sur ses harnois,
Tantost sur ses escuz et sur ses grands pavois,
Sans desserer un mot, tant une audace ardente
Luy retient aux poulmons la parolle éloquente.
Aprés qu'il eut bruslant de ses bessons (1) flambeaux,
Contemplé ses soldats et ses ronflants chevaux,
Il fait commandement d'une grave parolle
A tous ceux qui marchaient dessoubs sa banderolle,
D'endosser sans arrest la cuirace, et aux bras
Secoüer vaillemment le bouclier à rebras,
Empoigner et la pique et la lance ferrée,
L'espieu au large fer, et la hache acerée,
Mettre sous le mousquet l'espaule, et d'un grand cœur
Se monstrer à l'assaut foudroyant belliqueur.
Ainsi qu'il enflammoit au combat ses gendarmes,
Voici ô crève-cœur! laschant la bonde aux larmes
Sa Dame, qui descend de sa chambre et soudain
S'en vient, pour albaisser son courage haultain,
Pensant que sa douleur eust assez de puissance
Pour refroidir l'ardeur de sa chaude vaillance.
Grand Dame que le dieu qu'on appelle Nopcier,
Tira de la maison du Seigneur de Tecsier,
Et d'un neud aymantin sacré et légitime,
L'unit à la grandeur de ce Mars magnanime,
Dame qui est vrayment digne pour son honneur,
De la saincte amitié d'un si noble Seigneur.

(1) Jumeaux.

Dame sur qui les Dieux d'une main libérale,
Ou prodigue plustost, de leur flambante sale,
Espanchèrent benins tous les dons prétieux,
Qui estoient de long tans au cabinet des Cieux.
Dame dont la vertu, la beauté et la grace,
Mérite bien la voix des Filles de Parnasse.
Une norrice allait pasmé, de marrisson,
Après ell' qui portoit son tendre norrisson,
Beau surgeon Martial de ce couple héroïque,
Qui ia tendoit la main au long bois d'une pique.
Elle s'approche donq' de son loyal espoux,
Auquel, après avoir plié les deux genoux,
En grande révérence, ouvrant à toute peine
Sa bouche qu'on dirait de parfum estre pleine,
Ell' tint ces doux propos : « Suyvras-tu donc tousiours
» Les sanglans étendarts de ce Dieu brise-tours?
» Veux-tu donq' à tout coup hazarder ta proüesse
» Entre les coustelats? veux-tu que ton adresse
» Te face quelque iour, ou dessus le sillon,
» Ou devant un rampart, tomber sous le balon
» D'un canon ensouffré, et allant au rivage
» De Lethé me laisser en un triste veufvage?
» S'il advenoit, o Dieu empesche ce malheur!
» Que Mars te feist faux-bond enviant ta valleur,
» Ie ne serois long temps estreignant ma misère
» Que nous ne dormissions tous deux en une biere,
» Car je n'aurois en terre après toy que langueur,
» Qui sans prendre relais me geineroit le cœur,
» Et bien peu donneroient confort à ma tristesse
» Car mes proches parens avant que la vieillesse
» Leur eust crespé le front, sentirent le cizeau
» D'Atropos qui les meist soubs le faix du tombeau.
» Donq' toy seul tu me sert et d'Espoux et de Père,
» Et de Mère, et de Tante, et de Sœur, et de Frère,

» Si que t'ayant perdu, le meilleur reconfort
» Que i'aurois ce serait de courir à la Mort.
» Si le sacré lien de nostre mariage,
» Si l'amitié que doidt l'Espoux de bon courage
» A sa chère Moitié, si mes ans printanniers,
» Si les fascheux ennuys qui piqu'roient à milliers
» Jour et nuict mon esprit, et bref si de ta Dame
» Les pleurs ne peuvent rien sur le roc de ton ame,
» Las! pren au moins pitié de ce tien enfançon,
» Auquel gist tout l'espoir de ta noble maison.
» Las! ne le fais Pupille au sein de sa norrice,
» Avant qu'il est entré au vague d'une lice,
» Ains qu'il puisse tout grand se garder de celuy,
» Qui voudroit à grand tort luy apporter ennuy,
» Qui lui voudroit oster les moyens et la vie,
» Tant aspre est des meschants la rage et félonnie,
» Encontre l'Orphelin qui plus est de haut lieu
» Elevé en grandeur, plus est-il, ô mon Dieu!
» Esbranlé des soufflets de la malice humaine,
» Qui s'attaque tousiours à la vertu hautaine;
» Fay donques replier ton volant estendart,
» Et demeure en ton fort esloigné de hazard.
» Fais pendre au ratelier les armes, et dépense,
» Sans ainsi prodiguer au combat ta vaillance,
» En paix dans ta maison ton âge fleurissant. »
Ell' poursuivoit encor son discours blandissant
Quand ce masle guerrier sentant que sa poitrine
Vouloit mollir dessoubs une pitié bénigne,
Et que Pallas d'ailleurs au fer l'endurcissoit
Dont un douteux combat le cœur luy tirassoit,
Desserre ces propos : « Sache, ma chère Espouse,
» Que ie voudrois pour toy mettre à fin toute chouse,
» Que peut effectuer le mortel cytadin.
» L'amour que ie te porte et à ce poupelin,

» D'un dentelé soucy me lime la cervelle
» Toutes les fois qu'armé j'empoigne l'alumelle
» Pour veincre l'ennemy ; nonobstant, ma Moitié,
» Il me fault postposer ceste ferme amitié
» A celle que ie doy à ma douce Patrie
» Pour laquelle tout homme adventurant sa vie,
» Doit souffler et suer au combat Martial
» Le prisant plus cent fois que le neud nuptial.
» He quoy ! voudrais-tu bien que par ma nonchalance
» Tout ce pays tombast en peine et en souffrance ?
» Qu'il fut mangé du feu, que ie peux aysement
» Esteindre avant qu'il prenne aucun accroissement ?
» Voudrois-tu que tandis ie vivrois en paresse
» Il fut tout fourragé par la main pilleresse
» De son traistre Ennemy ? et bref qu'un fier soldart
» M'occist devant tes yeux comme un lasche caignard ?
» Qui te voudroit forcer et d'un piteux carnage
» Massacrer tous ceux là qui sont à ton servage ?
» J'aquest'ray plus d'honneur si envié de Mars
» Je ne peux triompher de ces meschants soldarts
» Combattant vaillamment de tomber sur la place,
» Et bastir mon tombeau au creux de ma cuirasse,
» Que d'attendre craintif la mort à mon foyer.
» Le los sera plus grand de hardy guerroyer
» Par les champs l'ennemy de ma Province chère
» Qu'enfermer dans un fort ma vie casinière. »
Ayant ainsi parlé il advance le pas
Pour prendre doucement au plis de ses deux bras
Son petit Enfanteau (1) qui cache tost la teste

(1) Cet enfanteau était probablement le fils aîné de de Vicques, Louis de la Moricière, qui habita plus tard Lillemanière. Ses frères se nommaient Jacques, François, Charles et Michel. Le plus connu est Jacques de la

Au sein de sa norrice, effrayé de la creste
De l'armet de son Père, et crie à haute voix
Esbloüy des esclairs du trés luisant harnois.
Ce que voyant tous deux se prennent à sousrire,
Et le père à l'instant à costé se retire,
Puis s'estant descoiffé le chef du morion
Qu'il met tout flamboyant sur le dos du sillon,
Baise son cher portrait, faisant telle prière
A Cil qui tient ce Tout soubs sa main emperière :
« O pére tout-puissant, Empereur des combats,
» Qui armes de vaillance et le cœur et le bras
» De ceux là qu'il te plaist, qui fais qu'une pucelle
» Rabbat d'un fier Tyran l'audace trop cruelle,
» Qu'un simple Bergerot de son baston noüeux
» Terrasse le grand corps d'un géant monstrueux,
» Et bref qu'un Jouvenceau d'une force animée
» Met à mort et en route une puissante armée,
» Inspire dans le cœur de ce petit enfant
» Une telle vertu qu'il aille triomphant
» Tousiours de l'ennemy, et plus fort que son pére,
» Reconforte le cœur de sa bénigne mère,
» Lorsqu'il retournera du martial mestier
» De despouilles chargé, que fort advanturier
» Il aura conquesté sur l'inique adversaire,
» Qui voulait offenser d'un bras trop téméraire

Moricière qui, après la mort de son oncle, devint chanoine du chapitre de Bayeux. A la suite de discussions d'intérêts, ce doyen tua en 1626 le s[r] d'Orlliamson et le domestique qui l'accompagnait. L'affaire n'eut pas de suite ; mais neuf ans plus tard, Jacques de la Moricière de Vicques fut tué, à son tour, d'un coup de feu, à St-Pierre-Canivet, par des individus qui le prirent pour un autre. Gallia christiana, t. XI. Annuaire de Normandie, année 1845.

» Ta haute Majesté et dégaster meschant
» Son pays par le feu et le glaive tranchant. »
Apres avoir finy il met son espérance,
Qui desia porte au front l'effroy et la vaillance
De l'estoc Viquean, dedans le sein neigeux
De sa dame, qui faict sourcer de ses beaux yeux
Deux sautelants ruisseaux, qu'elle tasche amiable
De tarir et seicher d'un sousris agréable;
Dont cest humain Seigneur tout navré de pitié,
La baisant doucement, vray signe d'amitié,
Luy trame de rechef brefvement ce langage :
« Mon Tout n'estime pas que le puissant courage
» D'un guerrier quel qu'il soit me face cheoir iamais
» Par le fer en la nuict du ténébreux palais ;
» Il n'y a que le Sort et le Destin sévère
» Qui sachent surmonter ma proüesse guerrière.
» Ce rigoureux Destin qui tient dessoubs sa main
» Tout ce qui vit ça bas dans ce cloistre mondain,
» Nul ne peut éviter, bien qu'il soit magnanime,
» Ou qu'il couve craintif un cœur pusillanime,
» Le traict de sa rigueur, et plustôt il assaut
» Le vaillant que celuy à qui le cœur defaut.
» Retourne en la maison et comme Dame sage,
» Maintien honestement en ordre ton mesnage,
» Cependant que ie vay d'un courage indomté
» Garder de mon païs la chère liberté. »
Ce dit, on luy ameine un beau iennet d'Espagne,
Qui faisoit mille bonds au raz de la campaigne,
Qu'il monte alleigrement et d'un port martial
Luy faict brave monstrer ce que peut un cheval:
Lequel tout orgueilleux de porter telle charge,
Sur les poudreux sillons se faisoit place large ;
Puis se sentant piqué vifvement de l'esp'ron,
Relasché dans son frein, plus prompt que l'aileron

De l'Aquillon leger, d'une obscure poulsière
Aveuglait gallopant après soy la carrière.
Le tourbillon aillé et le foudre orageux,
En vitsesse ne veint ce iennet courageux.
Phœbus avoit desia franchy de longue espace
Harrassé de travail, la moitié de sa trace,
Ia son coche penchoit vers le Père Océan,
Pour aller reposer au gyron Téthyan,
Quand ce vaillant Guerrier arrive à toute peine,
Ruisselant de sueur et tout couvert d'areine,
Au fort Michelean, ou les Bourgeois d'en bas,
Changeant leurs tristes pleurs en riz et en soulas,
Le bien-vindrent joyeux et toute son armée,
Levant iusques au Ciel sa vaillance animée.
Avranches, Pontorson et tous les habitans
Des Bourgs qui eurent peur aux trans trans esclatans
Du haut bruyant cornet de ceste Messagère,
Asprement espinez de nouvelle cholère,
S'arment de tous bastons et viennent à milliers,
En ordre se ranger dessus les bords frontiers
Hautement élevez du Tombean rivage,
Qui font teste aux assaults de la Marine rage.
Ainsi void on venir tout à l'entour d'un bois,
A troupes et scadrons des nerveux villageois,
Avec leurs gros mastins, leurs grand'fourches ferrées,
Et mille autres bastons aux poinctes acérées,
Pour mettre à mort les loups qui, carnassiers bourreaux,
Ont occis le meilleur de leurs simples trouppeaux.
Quand Phœbus fut plongé dans la marine plaine,
On vit d'un grave port cest adroit Capitaine,
Foulant d'un ferme pas le sourcil des remparts,
En ordre disposer çà et là ses soldarts,
Pour faire sans dormir d'un courage fidelle,
Soubs l'aille de la nuict, la coye sentinelle.

Et luy-mesme, ô valleur! le harnois sur le dos,
Familier du travail et haineur du repos
Ne cessoit empesché d'une grand' halebarde,
D'enhorter ses soldats à faire bonne garde.
Il travailloit ainsi et le char rosineux
De la nuit gallopant par la pleine des Cieux,
Avoit plus que parfaict la moitié de sa course,
Ia desia le Bouvier approchoit de son Ourse,
Quand Pallas regardant à travers le bandeau
De la nuit, ell' darda les yeux sur ce Chasteau,
Ou voyant en sueur aller parmi les piques
Et les tonnants mousquets ce colonel de Viques,
Embrassa les genoux du tout puissant Iuppin,
Et luy tint ce propos : « O père tout benin,
» Si iamais à mes vœux tu as esté bonace,
» Ouvre moy maintenant le thrésor de ta grace.
» Tu vois ce grand guerrier de Viques qui là-bas
» Peine tout en sueur et vaillant ne veut pas
» Donner trève au travail, il a or' la pensée
» D'un espineux soucy sans repos tirassée,
» Qui le tenaille plus et pinse mille fois
» Qu'il n'est aggravanté de son pesant harnois,
» Comment il gaignera le front de ceste croupe,
» Pour en précipiter l'audatieuse troupe
» Qui, sans craindre le traict de ton foudre vangeur,
» Titanine, a osé attaquer ta grandeur;
» Et, d'autant que ce Fort surpasse la proüesse
» Des bataillons humains, la Viqueane addresse
» Doute que ses scadrons ne soient assez puissans
» Pour y planter dessus les remparts menaçans
» Ses veinqueurs estendarts et qu'onque une couronne
» Pour tous ses grands efforts sa teste n'environne.
» Mais, ô puissant monarque auquel rien n'est fascheux,
» Ie te pry qu'il en soit en bref victorieux

» Et que par ce beau faict la Viqueane gloire
« Eternisant en bas sa vivante mémoire
» Raze d'un vol hardy tous les marins boüillons,
» Pour se venir loger en tes hauts pavillons. »
Elle accoisa sa langue, et luppin de la teste
Feict signe que bien tost admettroit sa resquete;
Luy dist tant seulement qu'ell descendit des Cieux,
Pour advertir en bas le Prince oblineux
D'aller bien tost puiser, au fond de la rivière
De Stix, une liqueur pour coller la paupière
De cest armé Guerrier, et de porter aussi
Du pavot, pour charmer la peine et le souci
Qui lui rongent le cœur. Plustost que le tonnerre,
Ell' fend l'air soubs ses pieds et descend en la terre
Au creux Cimmerien, ou ell' dit au Sommeil
En bref de point en point de son Père le vueil.
Puis se retire tost, car desia la puissance
De ce Dieu luy faisoit presque tomber la lance
De sa main engourdie. A l'instant de son creux
Ce Dieu sortit couvert d'un manteau ténébreux,
Puis abordant de prés ce vaillant Capitaine
Laissa et son manteau et ses patins de laine,
Et la figure print d'un petit mouscheron,
Puis branlant le cereeau de son moite aileron,
Vola tout lentement sur ses flammes iumelles,
Les touchant doucement de ses humides ailles.
Ce grand Guerrier sentant s'engourdir sous la main
De ce doux Dieu, se faict desarmer tout soudain,
Et se mettant au lit au dormir abandonne
Les membres sans l'esprit que l'honneur aiguillonne.
Incontinent voicy, par le vouloir hautain
Du Monarque qui tient de ce grand tout le frain,
Phantase pas à pas approcher de la couche,
Non trop loing escarté de sa virile bouche,

Qui luy présente à l'œil la cime d'un rocher,
Ou vingt tygres du pied s'estoient allé cacher
Qui voyant un lyon, au fond de la vallée,
Au courroux despité, et à l'ire emflammée,
Lancer son œil à eux, monstrant à leur meschef
Vouloir hardy grimper sur le sublime chef
De ce roc éminent, vindrent atteins de crainte
Craignant que de leur sang il n'eust sa gueulle teinte,
Se rendre à sa mercy, lesquels il n'offensa,
Seulement appaisé de ce roc les chassa.
Morphée lui feist voir en habit vénérable,
Tout mitré, tout crossé et en barbe honorable,
Le sainct evesque Ausbert, lequel au nom de Dieu
L'exhortoit de chasser de ce consacré lieu
Les Tyrans de la Foy et remettre en franchise
La ville, le chasteau, les cloistres et l'église,
Et qu'il n'eust point douté de l'aide du grand Roy
Qui favorist tousiours les Guerriers de sa loy.
Et pour l'encourager de ses doits il façonne
De verdoyant laurier une belle couronne,
Qu'il luy promet donner, s'il veut victorieux,
Remettre en liberté ce Mont religieux.
Il apperçeut encor comme un dragon horrible
Subtil estoit rampé au chef inaccessible
De ce Mont, et comment du palais radieux
Il estoit devallé un iouvenceau neigeux
Qui, brandissant en main une grand coutelace,
Deslogeoit ce dragon vaillamment de sa place;
Et bref il luy faisoit mille autres choses voir
Comme estoit du grand Dieu le suprême vouloir.
Quand ils veirent l'Aurore à la main iaunissante
Atteler de Phœbus la coche reluisante,
Desbusquèrent soudain, en laissant tout pensif
De Viques qui ne veut davantage captif

Demeurer enserré dans la chaine oublieuse
Qu'il rompt sans plus d'arrest, et d'une ame douteuse
Ne cesse de penser, furetant son cerveau,
En ce qu'il avoit veu, pendant que le fardeau
Du Sommeil l'aggravait. A tant la couche il laisse
Et à terre humblement les deux genoux abbaisse,
Il ioint aussi les mains, et regardant en l'air
Il adore pieux le Monarque sans pair.
Il le prie dévot qu'il lui donne la grace,
De bien tost chastier la téméraire audace
De ces rogues Titans, luy promettant la foy
S'exposer aux cousteaux pour défendre sa loy.
Dès qu'il eut achevé sa dévote prière,
Il sentit eschauffer sa vaillance guerrière,
Qui lui alloit enflant, aigrissant et donnant
Aux armes vifvement un courage estonnant.
Il n'a point de repos, il meut, il bruit, il rage,
Fasché qu'il n'est desia à l'horrible carnage
Des hayneurs de la foy. Encor que généreux
Sa vertu l'appellast au combat valeureux,
Si est-ce qu'il reprend, planté droit sur l'areine,
Pour vestir le harnois, un peu de tans, haleine.
Ressemblant à un Mars, avant que mettre en dos
Le pesant corselet, il chaussa ses cuissots,
Print ses gréves d'argent, à beaux cloux d'or fermées,
De tréfles, de sinople et de chevrons semées (1),
Puis dans un corselet son brave corps logea,
Corselet que la main d'un grand ouvrier forgea,
Dedans lequel vivoit en graveure très-belle
Des vieux siècles passez une histoire fidelle.

---

(1) Allusion aux armes des de Vicques. Nous les avons indiquées précédemment.

En bosse s'eslevoit le rocher Tombéan
Auprès duquel Selun' s'embouche en l'Océan :
Laquelle recevoit, au plantureux Autonne,
Les navires fuitifs de la riche Pomone,
Qui craigant le boucon, les charmes et les vers
De Circé, germe infect de l'œil de l'univers,
(Qui avoit transformé par sa noire magie
En oiseau bizarre le prince d'Hespérie
Que ceste Nymphe avoit pour son espoux choisi):
Le cœur tout esperdu et de frayeur saisi,
S'adventura sans plus aveeques dix gallées
De sillonner les flots des campeignes sallées,
Et vint surgir au front du beau terroir Pommeux.
Puis devallant plus bas sur ce fleuve escumeux,
Se monstroit un troupeau de Nymphes et de Fées,
Qui aux cheveux espars et cottes agrafées,
Balloient d'un pied nombreux, sur l'odorant tapis
Des herbes et des fleurs qui couvraient le pastis
Qu'abbreuve la Sélune, et fut près ce rivage
Ou est sur pillotis, planté d'un grand ouvrage
Le pont dit de ce bal que le peuple rustaut,
En lieu de Pont au bal, appelle Pont au baut (1).
On les voit promptement cesser et bal et danse,

(1) L'étymologie de Vitet, dans le goût du XVIe siècle, n'a rien à démêler avec la science. Le Pont-Aubaut, qui a donné son nom à la commune de ce nom, est dénommé dans les chartes Pons-Alboti — Pons-Aubaudi. Il est construit sur l'emplacement d'un gué romain, à l'endroit ou la Sélune se jette dans les grèves. Il y a quelques années, dans les travaux entrepris pour son élargissement, des ouvriers découvrirent dans le lit de la rivière une très-grande quantité de monnaies romaines. (Avranchin Monumental, T. I. p. 130).

Et toutes accourrir faire la révérence
A cette Déité, puis empoigner soudain
Les gasches pour haster des navires le train.
Après vit, entaillé en graveure bossée,
Le Seigneur Lyrmano qui la teste advancée
Hors du vaisseau, contemple et le front et les yeux
(Eschauffé dans le cœur du tison amoureux)
D'une nymphe, qu'il prend, et d'un ieune courage,
La tenant par la main, saute dans un bocage
Ou il feist puis après cimenter de son nom
Un fort bien emparé, au superbe dongeon,
Lequel on nomme encore, à l'antique manière,
Malgré la faux du tans, le fort de Lyrmanière.
De plus emburiné rebroussant le crystal
De ce fleuve ondoyant, se planissoit un val
Que tenoit soubs ses pieds un tertre inhospitable,
Ce lieu sembloit à l'œil plaisant et délectable,
Il estoit diapré de mille arabes fleurs,
Qui toutes embaumoient d'une moisson d'odeurs
La pleine de Junon; là verdissoit le chesne,
L'érable, le fouteau, le sapin et le fresne,
Le peuplier ombrageux, le haut et large ormeau,
Le pin, l'aulne et le plan au foudroyant rameau.
Là dix mille oisillons à travers le feuillage,
Dégoisant doucement leur frédonné ramage,
S'invitoient à chanter, et là les doux zephirs
Sans cesse renouveloient leurs gratieux souspirs.
Pomone, désirant esgayer là sa bande,
Faict ietter l'ancre à bord et noüer la commande
A un saux rivager, puis sortant du vaisseau,
Se met à l'ombre frais d'un verdoyant fouteau,
Les Nymphes découpant mille chansons divines,
Embrasoient de quelqu'uns les gaillardes poictrines.
Les unes s'escartoient et de leurs belles mains

Alloient piller les fleurs, puis leurs girons tous plains,
Retournoient folastrant, et les autres assisses
Gentiment façonnoient des girlandes tortisses.
Les aucuns, desplaisans, captivez dans les rets
D'Amour, se retiroient en des recoings secrets,
Pour souspirer leur mal. Les autres que Bellonne
Avoit tousiours norris à la guerre felonne,
Libres de tout amour, se plaisoient à ietter
D'un bras puissant la barre, à lutter, à saulter,
A courre, à escrimer et d'une perche aiguë,
A frapper droitement la butte prétendüe.
Ils s'esgaioient ainsi dépensant le loisir,
Où Pomonne prenoit un merveilleux plaisir,
Quand voicy devaller de ce tertre sauvage
Un lyon, à le voir espoiçonné de rage;
« Il hurloit, il grondoit, de ses flambeaux ardents
Sortoient dix mille éclairs, et aguisant ses dents,
Monstroit avoir grand soif de sang et de carnage, »
Qui se darde empenné vers le front du rivage.
A l'instant et Déesse et Nymphes et soldats,
Tremblotans de frayeur, font trève à leurs esbats,
Et à la foulle vont monter dans leur gallées,
Qu'ils esloignent du bord sur les ondes enflées;
Là demeure seulet Cratère généreux,
Qui las de ses esbats, et sueux et fumeux,
Estoit allé chercher quelque fonteine fresche,
Pour esteindre la soif qui le cuist et le seiche.
Quand il vit ce lyon d'une chaude fureur
S'eslancer droit vers luy, il eut quelque frayeur,
Puis revenant à soy et pensant à l'audace,
Dont Hercul' son ayeul accabla sur la place
Au grand bois Néméan le lyon inhumain
(Duquel il print la peau pour marque au genre humain)
De sa noble valleur), ferme comme une roche

Attend de ce lyon la furieuse approche,
Qui ayant acéré ses ongles outrageux
Et ses dents au combat, d'un courage animeux
Assault ce iouvenceau, qui de grande vaillance
De l'acier, de l'espieu rabbat sa violence;
Mais trop fier resouflant le feu de sa vertu
Le veufve de l'espieu, qu'il rompt comme un festu
En cinq ou six esclats. Alors ce fort Cratère
Se voyant désarmé, d'une allégresse fière
Saulte à un ieune ormeau qu'il arrache, et ardent
Repousse les efforts de ce faune grondant.
Mais cest orme en la main ne lui demeura guère,
Qu'il n'esprouvast la dent de ceste horrible fère,
Qui en pièces le meist avec moins de travail
Que si ce fust esté un roseau fluvial.
  Quoy voyant ce Guerrier et que sa grand prouesse
Ne le pouvoit sauver de la dent pilleresse
De ce cruel Lyon, enpoigne en désespoir
Un gros caillou massif, qu'à peine le pouvoir
De deux couples de bœufs eust levé de l'areine,
Et roidissant les nerfs, retenant son haleine,
Le lance droitement d'un bras si vigoureux,
Que le coup n'estant vain met ce trop furieux
Et cruel ennemy sur le sable en iavelle,
Luy escrageant à bas la fumante cervelle.
  Puis on voyoit Pomone et ses gens s'eslancer
Sur le gazon herbu, et Cratère embrasser,
Et tous bien estonnez admirant ceste fère,
Eslevoient iusqu'au Ciel la vertu de Cratère,
Que Pomone appella pour sa grande valleur,
Comme bien méritant entre tous cest honneur,
Homme, beau nom qui vit (miracle de nature),
Dépitant de l'envie et des siècles l'iniure,
Encore en la vertu de sa postérité;

Tant vault contre les ans un honneur mérité.
Puis voulant l'enrichir de quelque récompense
Digne de son grand cœur tout comblé de vaillance,
Elle ouvrit les escrins de son riche thrésor,
Et luy mist en la main six bezans de fin or,
Lesquels il burina, pour mémoire éternelle,
Avecque un Lyon à la gueulle cruelle
Sur un bronze azuré, et puis en ce vallon,
Sur puissants fondements hausa un bastion
Que deslors il nomma la fort'resse du Homme.
Mais le Tans, ô rigueur ! qui tout mine et consomme,
En a bouleversé, iusques aux fondements,
A grands coups de canon, les fermes bastiments (1).
Puis à l'autre costé de ce fleuve, en la prée
De cent mille couleurs sur le front bigarrée,
On void dispostement s'advancer Poilléon
Après une Naïade, au porphirin talon,

---

(1) Les du Homme portent d'azur au lion d'argent et à six besants d'or trois en chef et trois en pointe. Vitel qui, dans le poëme du Mont Saint-Michel, s'est appliqué à faire connaître l'origine et les armoiries de cette maison, a consacré, dans le reste de son volume, trois poésies à des membres de cette famille : — un sonnet au seigneur de Saint-Quentin-sur-le-Homme; un autre sonnet et un TOMBEAU, précédé de vers latins, au seigneur du Mesnildrey, Robert du Homme. Cette dernière composition débute ainsi :

LE PASSANT.

Nymphe dy moy pourquoy de ta marbrine main
Assise sur le front de ce tombeau d'airain
Tu gastes le bel or de ta tresse adomne ?
Pourquoy tu vas plombant sans trève ta poictrine
A grands coups redoublés et pourquoy de tes yeux
Tu fais triste rouller deux fleuves spatieux ?

Qu'il poursuit de si près, que ses doubles narines
Boursouflent les tortis et les ondes orines
Des cheveux pendillants de ceste Déité,
Qui pauvrette, voyant sa pure chasteté
Estre prête à plier soubs la loy de Cyprine,
S'eslance vistement soubs l'ondette argentine
De Sélune, pensant éviter ce chasseur :
Lequel tout embrazé de l'amoureuse ardeur,
Se iette après sa proye, et si près la talonne
Que contraincte elle sort et les eaux abandonne,
Pour se sauver au frais d'un taillis rivager,
Où elle alloit souvent à l'ombre s'héberger ;
Mais ell' ne fut si tost sortie du rivage
Qu'ell' ne perdist la fleur de son sainct pucelage :
Dont elle conceut un fils qu'ell' nomma Ducéon,
Qui fist après bastir en ces lieux le dongeon
Du chasteau de Ducé, dressant sur la rivière
Un pont pour aller voir la prairie ou son père
Poursuyvit ceste Nymphe, et nomma ce terroir
Poilley, ou est le Fort de mon natal manoir :
Terroir que favorist la Déesse blêtière
Le bon Père vineux, et la Nymphe fruictière :
Terroir qui est l'honneur du païs Avranchois,
Tant le vont chérissant les Célestes bourgeois (1).
  Après il print sa targue ou, en graveure riche,
Dont la main de l'ouvrier ne s'estoit monstré chiche,
Se cacheoit dans la nüe un mont, dont le coupeau

(1) Nous n'avons rien à dire des origines fabuleuses attribuées par le poète à Ducey et à Poilley. Le dongeon ancien de Ducey a été détruit vers 1620, pour faire place au château actuel bâti par Gabriel II de Montgommery ; mais on reconnaît encore, sur le vieux chemin de Poilley à Ducey, les vestiges du pont à la construction duquel Vitel fait allusion.

Fléchissoit le sourcil soubs le pesant fardeau
D'une espesse forest, que ceste iardinière
Feict couper et abbattre à la main charpentière.
Puis en ce lieu planta les haults murs sourcilleux,
Les remparts et les tours d'un chasteau belliqueux,
Qui, à cause des troncz, des rameauz et des branches
Qui estoient sur ce Mont, fut dit le haut Avranches (1).
Là ceste grande Déesse, emprainte dans l'airain,
Au surcot retroussé, d'une soigneuse main,
Semoit, plantoit, greffoit en la saison nouvelle,
Pour le bien et profict de la race mortelle,
Pepins, pommiers, surgeons. Puis sur le rond du bord,
Roulloit en serpentant dans son rivage tort
Le doux fleuve de Sée, à la grand barbe humide,
Qui baigne, desbordé de son verre liquide,
Ou follastrent nageants cent troupeaux escaillez,
Des vallons Avranchois les tapis esmaillez.
Le gros mufle camus d'un fier lyon horrible,
Se haussoit au meillieu de l'escu défensible,
Qui toutes pars lançoit le foudre bourdonnant
La rage, la terreur et l'effroy estonnant.
Là estoient entaillez les gestes héroïques,
Que iadis avoient faicts tous les Seigneurs de Viques,
Suyvant les estendarts tant des Princes François
Que du duc des Normands sur les sillons Anglois,
Lors que le bras vaillant du conquereur Guillaume
Unit à son duché le métaillier royaume

---

(1) Robert Cenalis, évêque d'Avranches, avait adopté une étymologie semblable : Arborici vocantur ab arborum frequentiâ. Cf. Avranchin monumental et historique. T. I, p. 4.

Des superbes Anglois, qu'Edouard son cousin
Luy légua iustement approchant de sa fin.
  Puis après il coiffa le coupeau de sa teste
D'un morion gravé, à la brillante creste,
Dessus lequel estoit engravé au burin
L'un des beaux messagers de l'Empereur divin,
Qui tenoit soubs ses pieds un dragon effroyable,
Qu'il avoit subiugué d'une force admirable.
Ce Dragon irrité de ne pouvoir venger
Le tort que luy faisoit cest aillé Messager,
Horriblant son escaille, et sifflant de furie,
Tant il estoit enflé de rage et de manie,
Vomissoit de la gueule et desserroit des yeux
Un venin lethéan meslé de mille feux :
Et du ply de sa gorge, en trompe tortillée,
Sortoit d'un pannonceau la grand crest'esmaillée.
  Après pendit au flanc le menaçant acier,
Frayeur des ennemys, d'un constelas guerrier.
Quand il se vit couvert de ses flambantes armes,
Ardent de faire voir l'effort de ses alarmes,
Crespant la pique au poing, regarde ses soldats,
Et d'un cœur ressentant la vertu de Pallas,
Ou de Mars, gravement par ces vers poëtiques
Les aguise sans plus aux beaux faicts héroïques :
  « Vous nobles reiectons du prouin généreux,
» D'Alcide, qui iadis aux armes valeureux,
» Delaissant le pays de la vieille Hespérie,
» Vinstes avec Pomone en la riche Neustrie,
» Vous autres, qui avez pour immortels ayeulx
» Les antiques Troyens, dont les puissants nepveux
» Escortèrent Francus iusques en Allemaigne,
» Et delà escartez, la Danoise campaigne
» Les receut pour Seigneurs, puis après un long tans,
» Voguant sur l'Océan, empiétèrent vaillans,

» Au prix de leur vertu, la terre Neustrienne,
» Qu'ils nommèrent après d'une maison Troyenne,
» Qui avoit pullulé du tige de Normas,
» (Qui sur tous les Troyens fut chéry de Pallas)
» Normandie, qui est le pays de la France
» Qui marche des premiers pour la plume et la lance.
» Souvenez-vous amis de tous ces grands Guerriers,
» Monstrez-vous auiourd'huy estre les héritiers
» De leur noble valleur, prenez ceste fort'resse
» Que tiennent des poltrons, non par leur proüesse
» Mais par leur lascheté, qui pour son compaignon
» A tousiours près de soy l'inique trahison.
» Considerez amis en quel danger vous estes,
» Quel esclandre s'appreste à tomber sur vos testes?
» Quel regret aurez-vous? quel amer crève-cœur?
» Et quel dur desconfort vous geinera le cœur?
» Lors que devant vos yeux l'affreux soldat infame,
» Hors des gonds de raison, par le fer et la flame
» Destruira vos maisons, ravagera vos biens
» Et, qui plus vous poindra, ses désirs Cypriens
» Desfloreront l'honneur de vos chastes pucelles,
» Meurtrira vos petis suçottans les mamelles,
» Diffamera vos licts, ou le sainct dieu nopcier
» Doibt chaste reposer, puis après d'un acier
» Au trenchant affilé, vous volera la vie
» Ou bien vous chassera en estrange patrie :
» Ou vous tenant captifs, comme pauvres forças,
» Ne vous donn'ra iamais un moment de soulas.
» O Dieu, quelle pitié vous mordra la poictrine,
» Quand vous voirez tomber par sa rage tygrine
» Les temples consacrez, et que les saincts Pasteurs
» Sentiront de Mavors les cruelles fureurs?
» Ie frémis et d'horreur ma pensée est surprise,
» Quand je lève les yeux à ceste saincte eglise

» Que vous voyez là haut, et que ie pense en moy
» Que ce ferme rocher qui la porte sur soy
» Ne la pourroit garder qu'elle ne fust brisée
» Et iusqu'aux fondements pesle-mesle rasée,
» Si ces traistres qui sont campez dans ce chasteau
» Et tous leurs alliez levoient leur fier drapeau,
» Foulant le nostre aux pieds, sur ceste cime airée.
» Sachez, amis, sachez que ceste grand contrée
» Esprouv'ra tous les maux qu'atrainent les soldarts,
» Ou ils peuvent haulser leurs veincqueurs étendarts,
» Si ce Fort est gaigné des meschants infidelles.
» Empeschez, valeureux, les victoires cruelles
» Qu'ils veulent remporter de vostre liberté.
» J'oy desia les clairons de l'Anglois aheurté
» Qui triomphe de vous, et, fier de sa conqueste,
» Vous mest, ô deshonneur! le ioug dessus la teste.
» Comment, libres Normands, permettrez-vous l'Anglois
» Vous tenir enchainez au collier de ses lois?
» Vous, vous qui de son sang, en bonne et iuste guerre,
» Avez mesme empourpré sa nerricière terre,
» Qui luy avez monstré de combien du lyon
» La vertu va passant le courage félon
» Du cruel léopard, qui avez vostre destre
» Autrefois empesché bravement de son sceptre.
» Ha! si le grand Guillaume, eschappé du tombeau,
» Vous voioyt tous coüards au pied de ce chasteau,
» Sans oser l'affronter et gaigner la muraille,
» Pour hacher en lopins ceste lasche canaille,
» Il vous casseroit tous de ses soldarts vaillans,
» Disant que vous seriez les bastards nonchallans
» De voz nobles ayeulx, dont la force guerrière
» A faict trembler soubs soy la campaigne estrangère.
» Comment : vous faudra-til qu'à vostre deshonneur
» Vous alliez mendier et l'aide et la faveur

3

» De vos voisins, lesquels, redoutant vostre lance,
» Vous venoient requerir de paix et d'alliance,
» Pour leur prester la main, au besoin comme amis,
» Encontre les assaults de leurs fiers ennemis?
» Vous qui voulant planter par l'acier indomtable,
» De vostre bers natal la borne redoutable
» Sur voz voisins, avez effrayé l'Angevin,
» Le François, le Breton et le promt Poictevin;
» Vous qui avez chassé les band'rolles Françoises
» De vos champs, et contrainct les enseignes Angloises
» De repasser la mer, et, pour ces vingt coquins,
» Vous requerrez l'espaule aux gendarmes voisins,
» Qui, se bravant de vous comme ayant l'avantage,
» Accroistront leurs moyens de vostre grand dommage?
» Vous ferez tout ainsi, comme bien près du bord,
» Le pauvre marinier qui, desia demy mort,
» Ayant contre un escueil, par l'ire de Neptune,
» Gousté le fiel amer du Sort et de Fortune,
» Appelle à son secours les peuples rivagers,
» Affin de s'eschapper des périlleux dangers
» Où il est enrethé, et saulver la richesse
» Qu'il porte en son vaisseau, que l'ire pilleresse
» De la mer ne l'engouffre : à ses funèbres criz
» Ces peuples viennent tost qui butinent le bris
» Sans mercy de sa nef : si que le misérable,
» S'il évite l'acier de la Parque intraictable,
» S'en retournant chez soy, pour édenter la faim,
» Est contrainct d'huis en huis de mendier son pain.
» Quell' honte vous fera le Pasteur vénérable,
» Qui tient pour sa vertu ce temple inviolable :
» Ce prélat (1) qui a eu pour son noble Prouin

(1) Arthur de Cossé, évêque de Coutances et abbé du Mont St-Michel, de 1570—1587.

» Decossé, seul honneur du terroir Angevin,
» (Qui norrissant au cœur la force et la vaillance,
» Laissa Naples son bers et s'en vint en la France,
» Où il feict par l'acier tant d'acte glorieux
» Qu'il se meist des premiers au rang des demy-dieux),
» Si, pour chasser ces loups de son divin herbage,
» Il luy fault employer la main et le courage
» De sa haute maison? Mourez cent fois plustost,
» Soldarts, qu'à vostre honte il ameine un autre ost:
» Que l'amour du pays et de vostre famille,
» La crainte de porter comme une ame serville
» La cruauté de Mars, vous enfle ore le cœur
» De générosité, de force et de valleur,
» Vous face vaillamment d'une chaude escalade,
» Sans vous glacer au bruit de quelque harquebuzade,
» Franchir le hault sourcil de ces murs aymantins
» Et enyvrer au sang de ces traistres mutins
» Vostre coupant acier. Monstrez que vostre addresse
» Peut rompre les desseins de leur caute finesse;
» N'ayez peur des cousteaux de ce lasche ennemy.
» J'ai veu, à ce matin, non du tout endormy,
» Par le vouloir de Dieu, plusieurs signes notables
» Que les armes nous s'ront auiourd'huy favorables.
» Et vous, nobles Seigneurs et hardis Chevalliers,
» Qui rampastes du bers au bataillons guerriers,
» Desquels les forts ayeulx ioustèrent sur l'areine
» De la creuse Tamise et, par l'Angloise pleine,
» Feirent, à chauds boüillons, enfler si gros ruisseaux
» Du sang des ennemis que les plus grands chevaux
» Y nageoient, supportez des ondes purpurines:
» Qui domtèrent, croisez, les fureurs Sarrazines;
» Et bref qui feirent tant de gestes valeureux
» Que leur nom vit encore en la terre et aux cieux:

» Non non, ce n'est pas vous que mon discours anime
» Contrer ces faict-néants ! vostre cœur magnanime
» Vous apprend mieux que moy à estre généreux,
» Quand il fault affronter l'ennemy dangereux.
» Mais c'est à vous, soldats, que ce discours s'adresse,
» Poinçonnez-vous le cœur d'une brusque allégresse,
» Et pensez que ce n'est contre des Lancelots,
» Ou contre des Rollands, que vous mettez le dos
» Soubs le faix du harnois. Ce sont des ames lâches
» Contre qui vous prenez les mousquets et les haches :
» Ce sont des cerfs, vestus des peaux de chauds lyons,
» Qui portent au dedans des cœurs froids et coyons.
» Il n'y a que les murs qui leur donnent audace,
» Vous voyez qu'ils n'ont pas osé monstrer la face
» A vos bruyants mousquetz. Sus, sus, apprestez-vous,
» Suyvez-moy, car ie veux m'advancer devant tous;
» Je veux avant la nuict, au hazard de ma teste,
» Grimper victorieux sur le sublime feste
» De ce Mont consacré. Je veux monstrer au Roy,
» Qu'auiourd'huy ie vivray ou mouray pour la foy. »
Il désiroit encore allonger sa harangue,
Quand l'ardeur de frapper luy vint noüer la langue
Muette dans la bouche. Alors tous ses soldarts,
Allumez à l'assault, le suivoient comme un Mars,
Et alloient, de fureur, à la teste baissée,
Attaquer de ce Fort l'escaille r'enforcée.
Ainsi void on les flots courroucez, despitez,
Et de rage escumans, de leurs pliz irritez,
Eslancez en la nüe, assaillir, en cholère,
Un rocher eslevé en la pleine escumière.
Ils estoient desia prets de gravir, hazardeux,
Au front des bouleverts de ce Fort montueux,
Quand ces traictres coüardz, sentant leur ame atteinte

D'un repentant remors, glacèrent tous de crainte,
Et deschargeant le faix du craquetant harnois,
Mettant la targe bas, l'espée et les longs bois,
Ouvrirent du Chasteau les grand'portes ferrées,
Fermes portes qui sont de gros verroüils barrées,
Et vindrent se ietter, tremblottans, aux genoux
De ce sage Guerrier, qui son iuste courroux
Addoucit par pitié, encor que la Iustice
Voulust qu'il eust puny leur éxécrable vice,
Encor que l'équité, le droit et la raison
Condamnassent à mort leur iniuste traison.
Néantmoins la douceur, la bonté, la clémence
Tindrent son bras qu'il n'eust chastié leur offense
Et monstra par ce faict que la grande valleur
D'un chef Guerrier ne gist du tout au masle cœur,
En la ruse et l'audace, en la force, en l'addresse,
Au courage hardy ny en la grand proüesse ;
Mais qu'il luy fault aussi se loger quelquefois
Chez la douce Pitié, pour tiédir, soubs ses lois,
Son courage boüillant, loix que la vertu sage
A feictes pour brider la Martiale rage.
Il se monstra vrayment norrisson de Pallas
Et non de Mars sanglant qui, de son coustelas,
Se plaist à esgorger le pauvre humain lignage,
Tant il est affamé de meurtre et de carnage ;
Qui auroit, ja desia, confit en cruauté,
De mortels citadins le monde désertè,
Si ce n'estoit Pallas qui, sage et vertueuse,
Rebouche le trenchant de sa lame outrageuse,
Et qui, forte, r'abbat ses enragez efforts
Quand il veut en-joncher la campaigne de morts.
Ce valeureux Seigneur eut assez grand' affaire
A refréner des siens la fureur sanguinaire

Qui vouloient, courroucez, detrancher en lopins
Les misérables corps de ces lasches faquins :
Mesme, des villageois les troupes fort esmuës
Les vouloient assommer de leurs grosses massuës.
Mais ce prudent Guerrier qui en brave hauteur
Les passoit tous d'un pied, comme un docte orateur,
Iettoit de l'eau au feu de leur chaude furie
Et faisoit recacher la lame ja brandie,
Si bien qu'estaignant tous le brasier ravissant
De leur ardent courroux qui les alloit cuisant,
Comblèrent resioüis, de beaux chants de victoire,
Poulsant iusques aux Cieux la Viqueane gloire,
La grande pleine de l'air. Les mères, les enfans,
Loüoient, à leur pouvoir, ses gestes triomphans,
Brief tout retentissoit de la loüange hautaine
Qu'à l'envie on donnoit à ce grand Capitaine.
Mesme le clair Phœbus (miracle tout divin)
Qui d'un voile embruny s'estoit caché le crin,
Alors que ces meschants prindrent la forteresse,
A l'instant, descouvrit sa crespe-blonde tresse
Et, ioyeux d'un tel faict, desserra ses rayons
Doucement sur le bleu des Tombeans sablons;
Pallas et tous les Dieux feirent une grande feste
La haut, tous resioüis de si belle conqueste,
Iô! deux fois Iô! Grand Guerrier Viquean,
C'est pour toy, c'est pour toy que le mont Phébéan
Me loge bien souvent soubs les tardes ferées,
Avecques les neuf Sœurs, dans ses grottes sacrées
Ou i'apprens à enfler le Martial airain,
Pour corner, quelque jour, sur le sourcil hautain
De ce tertre fourchu, d'une meilleure grace,
Les gestes valeureux de ta louable audace.
Ie veux chanter, un jour, des vers en ton honneur
Qui dépitent la faux de l'age moissonneur.

Si ta main, en laissant et la lance et la picque,
Reçoit bégninement ce Poëme Héroique,
Et que tu face voir combien tu as à gré
Se mestier qu'à ton nom i'ay devot consacré.

ECLOGUE

sur l'accueil de Messire Georges Péricart

Entreparleurs :

MICHAU.

MORELOT.

AVRANCHIN.

ECLOGUE

dressée sur l'accueil de Messire Georges Péricart,
évesque d'Avranches,
lorsqu'il fit son entrée en ladite ville.

MICHAU.

Baigneray-ie tousiours de deux larges ruisseaux
Mon visage plombé de douleurs et de maux?
Voyray-ie hélas tousiours le Boréan orage,
Ruine du Printans, piller mon pasturage?
Voyray-ie de l'Hyver la cruelle saison
Tenir tousiours mes boucs, sans manger, en prison?
Voyray-ie le Soleil, la grand' beauté du Monde,
Comme fasché tousiours, voiller sa tresse blonde
D'un crespe tout rouïllé, et le loup ravissant,
A toute heure, esgorger mon troupeau languissant,
Sans que mon gros mastin ose lever la teste,
Pour chasser de mon toict cette gourmande beste.
  Que pleust à Cil qui tient enté dedans sa main,
Le sceptre de ce Tout, duquel le pauvre Humain
Tient a fief l'hospital de toute créature
Que produist icy bas l'amarry de nature,
Que ie ne m'eusse oncq' de fragiles roseaux
En escharpe pendu au col les chalumeaux,
Que ie n'eusse iamais empoigné la houlette,
Pour aller paistre aux champs la troupe camusette!

MORELOT.

Michau, desia trois fois le faucheur, de sa faux,
Ahannant, a tondu les cheveux des préaux;

Desia trois fois Cérès, d'une façon gentille,
Frizottant ses cheveux, aux dents de la faucille
A baillé ses beaux flancs, et, les rudes abboys
Des vents, trois fois desia, ont despouillé les boys
De leurs reiches toisons, qu'Apollon et les Muses,
Dédaignant nos pipeaux, flageols et cornemuses,
Sont allées au fond d'un antre se cacher,
Ou dans le sombre flanc d'un sauvage rocher.
Les Pans, les Chevrepieds, les Nymphes et les Fées,
Ne viennent plus icy soubs les longues ferées,
Trépigner et saulter, aux mignardez fredons
Et aux plaisants refreins de nos gentils bourdons.
  Depuis le Rossignol, tapy soubs le feuillage,
Icy n'a dégoisé son gringoté ramage,
Ie n'ay pas veu depuis sauteler les Chevreaux
Ny pour l'amour lutter les mugissants Taureaux;
Ny depuis mon grand Bouc, de l'ergot de derrière,
N'a gratté, se iouant, sa barbe mentonnière,
Depuis il n'a pas faict aux Chevrettes l'amour,
Ainsi comme il souloit : mais la nuit et le iour
Ne cesse de gémir et se plaindre sans cesse,
Comme s'il lamentoit ma peine et ma détresse.

MICHAU.

Amy, depuis ce tans, le pauvre laboureur,
Qui cultive son champ, en peine et en sueur,
En lieu de bon froument n'a eu que des espines,
Des ronces, des chardons et des herbes malignes;
Depuis le vandangeur, au lieu de doux raisin
Dont il pensoit remplir tous ses tonneaux de vin,
N'a eu que du veriust; en lieu de pommes franches
Les pommiers ont chargé leurs rameaux et leurs branches
De feuilles et de fruict tout aigret au gouster.

Nous avons veu, depuis tous nos moutons brouter
Les saules seulement, et en lieu de lavande,
Avoir l'aigu chardon tous les iours pour viande,
Et pour les doux fouteaux les espineux buissons
Qui leur vont escardant les blanchastres toisons,
Et s'en vont, tous les soirs, d'une voix pitoyable
Belant, le ventre creux, de l'herbage à l'estable.
Les chèvres s'en revont à peine des pastiz,
Portant le pis tout vide à leurs maigres petiz.
J'espére toutes fois que Pan, nostre bon Maistre,
Aura bientost pitié de nous voir ainsi estre
Courbez sous tant de maux ; j'ay bon espoir qu'en bref
Il nous deschargera du faix de ce meschef.
N'aguère ie luy feis présent d'un mol fourmage
Avecques un plein pot de savoureux laictage,
Et comme ceste nuict dans mon lit ie dormois,
Après avoir oüy la reveillante voix
Du bel avant-courrier de l'Aurore emperlée
Qui despouïlle la Nuict de sa robe estoillée,
Le Ciel m'a semblé clair fourby de ces nuaux
Qui luy couvroient le front de brunissants bandeaux ;
Et de son sein a faict yssir une rosée
Dont la terre a esté doucement arrosée,
Qui de ses larges flancz a produit mille fleurs
Qui ont embaumé l'air de mille et mille odeurs.
Les arbres à l'instant ont reprins leur feuillage
Que leur avoit ravy l'aspre soufflante rage
Des rudes Aquillons. Avec cela i'ay veu
(Dont i'ay l'esprit encor' de merveilles esmeu)
Le Pommier d'Avranchin (comme de tes oreilles
Tu l'as apprins de luy) qui n'avoit que des feuilles
Porté depuis trois ans, paré d'un bel esmail
Que le vent Zéphyrin d'un mollet esventail
Doucement halenoit; puis i'ay veu la Déesse

Des vergers qui gardoit que la froide rudesse
De l'Hyver morfondu n'eust offensé l'honneur
De ce gentil esmail. Cela donne à mon cœur
Quelque trève du mal qui le geine et bourelle,
Le tenant garroté dans sa cheine cruelle.

MORELOT.

Et moy, à la mesme heure, ainsi que le resveil
Deslogeoit peu à peu de mes yeux le sommeil,
J'ay veu venir un Chien, du costé ou Borée
Se iette sur les flancs de la Mer azurée,
Qui estoit grand et beau, lequel voyant deux loups
Se ruer, affamez, au meilleu de mes boucz,
Commence à abboyer et, d'un ardent courage,
Se lance dessus eux, tout ainsi que l'orage
Sur le front d'un rocher, quand le Prince des Cieux
Menace le sourcil de quelque audacieux;
Il en bouleverse un d'une force superbe,
Dont le rouge du sang empourpre toute l'herbe.
Ce que l'autre voyant empenne ses talons
D'une course disposte et, par les bas valons,
Par les champs, par les bois, et par les grands bocages
S'en fuit légèrement et quitte mes herbages.
  Après, ce bon mastin, comme un enfant de Mars
Qui a soubs son drapeau un scadron de soldarts,
Ramasse le troupeau et luy oste la crainte
Qu'il avoit pour ces loups dans l'estomac empreinte;
Et, sans prendre repos, fait la ronde à l'entour,
Estant tousiours en guet; comme au hault d'une tour
Le Soldarts pour de loing appercevoir l'armée
Qui, de cruel carnage et de sang affamée,
S'en vient pour renverser le rempart d'un Chasteau
Et au sang des Bourgeois enyvrer son cousteau.

Mais qui est ce berger au milieu de la pleine
Qui court si fort qu'il semble avoir perdu l'haleine?
N'est-ce pas Avranchin? à voir son chalumeau,
Son gros mastin Pataut, ses guestres, son chapeau
De moëlle de iong, sa large panetière,
Sa houlette, son arc, sa fronde et sa louvière,
C'est Avranchin, c'est luy! Ce bon vieillard grison,
Ce bon père Chevrier, qui en toute saison
N'est iamais desgarny de laict ni de fourmage,
Qui a dix gros troupeaux paissans dans son herbage,
Ce vieillard qui nous a enseigné comme il fault,
D'un accord et d'un ton ore bas, ore hault,
Sonner de nos bourdons, le voicy, il s'advance;
Il porte sur son front traict de resioüissance,
Il nous tend les deux bras, il vient tout droit à nous
Pan or' nous favorist et a soing de nos boucs.

AVRANCHIN.

Pan, le Dieu des Bergers, d'un bon œil vous regarde,
Enfants, et qu'il vous ayt et vos boucs en sa garde.
Ne soyez plus pensifs, chassez de vostre cœur
La tristesse, l'ennuy, la peine et la douleur.
Ce grand Pan auiourd'huy par sa bonté divine
A eu compassion de nostre bonne Andrine
Et de nous ses subiects, à qui les fiers Lyons,
Sans crainte, ravissoient les Boucs et les Moutons;
A qui les fins larrons déroboient les musettes
Et faisoient à leurs bœufs dégaster les branchettes;
Il luy a envoyé, des préaux Roüennois,
Le grand Péricartin, pour ses champs avranchois
Défendre des larrons, pour paistre ses chevrettes,
Par les riants tapis des ioyeuses herbettes,
Et si bien les garder que le loup ravissant
N'ira plus desormais de leur chair se paissant.

Parquoy, gentils Bergers, vous mettant en liesse,
Deschargeant vostre esprit de peine et de tristesse,
Dependez à ce coup des branches des ormeaux
Voz flageols tous moisifs et vos bons chalumeaux,
Et tost en r'afustez ou de cire ou de paste
Les fentes et les trous par ou le vent se gaste,
Affin de hault chanter sa gloire et son honneur.
Andrine n'eut iamais un si gentil Pasteur,
Il ne s'en trouve point ou plus d'adresse abonde,
Soit à tirer de l'arc, soit à ruer la fronde,
A saulter, à lutter, ou à force un aigneau
Regaigner de la dent d'un loup qui du troupeau,
Affamé, la ravy. Puis il est d'une race
Qu'à tousiours œilladé nostre Pan de sa grace:
Oncques Andrine n'eut Pasteur qui aymast mieux
Des Nymphes d'Hélicon les chants mélodieux.
Mais écoutez, Enfants, ie trouve ce bocage
Mal propre pour chanter; au bout de mon herbage
Qui n'est pas loing d'icy (tu le sais bien, Michau,
Tu y vins l'autre iour chercher ton grand taureau),
Il y a un bel autre en-ionché de l'hierre,
Tout calfeutré de mousse, ou des sièges de pierre
Bien polliz sont dressez; de ce gentil caveau
Il sort un beau surgeon, qui desgorge un ruisseau
Dont l'argentin crystal d'un doucereux murmure
Iasant sur le gravois arrose ma pasture
De ses pliz argentins; le bel œillet pourprin,
L'amaranthe, le lys au beau teint argentin
Les roses, la lavande et le thin y fleurissent
Et cent mille autres fleurs qui douces le tapissent.
Là s'entend des oiseaux le ramage plaisant,
Tousiours y est tendu le crespe brunissant
De l'ombre des lauriers, lève-toy et t'ergotte,
Morelot, et d'icy tu voyras ceste grotte.

N'ayez peur de laisser pour la crainte des loups
Vos moutons, vos taureaux, vos chèvres et vos boucs
Tondre dans ce vallon les herbes fleurissantes,
Car desormais des loups les ongles ravissantes
Ny les dents ne feront carnage des troupeaux :
Allon donq', hastez-vous, prenez vos chalumeaux.

MORELOT.

Attendez, i'oubliois l'enche de ma musette,
Que je feis l'autre iour dessoubs ceste coudrette,
Pendant que mon bestail, couché en un troupeau,
A l'ombre remachoit soubs ce large fouteau.
O Dieu! qu'il fait beau voir et les champs et les prées
Couvertes maintenant de robes diaprées
De cent mille couleur, qu'il fait beau voir l'ormeau
S'esgayer soubs le verd de son ombreux manteau.
Ie ne voudrois laisser ces croupes bigarrées,
Pour estre faict Seigneur des grands sales dorées
Du beau l'Ouvre Gaulois. O Dieu, quel doux soulas,
Quel grand plaisir de voir cest antre haut et bas
Ombragé en tout tans de l'ambrunche sauvage ;
D'oüyr des oisillons le mignardé ramage,
Et de ce clair ruisseau le bruit plaisant et doux,
S'entre-casser coulant par entre les cailloux?
Bon Pasteur Avranchin qu'heureuse est ta vieillesse.
Ie pense qu'en un iour tu as plus de liesse,
Que ceux là à qui l'or enserre les cheveux
D'un beau cercle luisant, qui tiennent dessoubs eux
Un grand empire enflé d'honneur et de richesses,
N'ont en un an entier, bien que dedans leurs lesses
Marche comme enchaîné tout le peuple en devoir
Qui baisse le sourcil soubs leur haultain vouloir

AVRANCHIN.

Or sus, Enfants, or sus chacun prenne sa place,
Et qu'il tire sans plus du fond de sa besace
Sa flutte et son pipeau, qu'il commence à enfler
La bouche, puis après en haletant souffler,
Si qu'il fasse grossir d'une puissante haleine
Le ventre de sa loure, et par ceste grande pleine
Face voler le nom du grand Péricartin.
  Il vous entendra bien, il est prés de ce pin,
Que vous voyez là hault avecque nostre Andrine,
Qui luy donne un baiser de sa bouche ambroisine.
Si vous accordez bien les airs de vos pipeaux
En faisant retentir par tous ces grands préaux
Haultement son beau nom, d'une main libérale
Il recompensera vostre chanson rurale.
Courage doncq', Enfants, en beaux accents divers,
Chantez-luy doucement et mille et mille vers.

MICHAU.

Sus mon bourdon, qui soulois aux ormeaux
Estre pendu au vent et à la pluye,
Remply les champs et les hautains coupeaux
De l'air mignard d'une douce harmonie.

MORELOT.

Tousiours l'Hyver perruqué de glaçons
Ne couvre pas les croupes des montaignes
N'y les forest de ses blanches toisons,
Volant l'honneur aux prés et aux campaignes.

MICHAU.

Tousiours du Ciel le visage luisant
N'est obscurcy d'un enfumé nuage,
Tousiours Borée au soufle ravissant
Dessus la Mer ne décoche sa rage.

MORELOT.

Le gay Printans chasse l'Hyver neigeux,
Le tans serain le noircissant orage,
Et le doux vent de Zephyre ioyeux
Bride des Norts l'audacieux courage.

MICHAU.

Le grand Dieu Pan, les Faunes, les Sylvains,
Les Chevrepieds, les Muses et les Fées,
Se monstrent or et benins et humains
A tous Bergers des Avranchoises prées.

MORELOT.

Ils monstrent bien qu'ils ont de nous soucy,
De nos moutons, de nos maigres chevrettes,
De nos taureaux, et de nos boucs aussi
Qui a peine ont les bourgeons des branchettes.

MICHAU.

Ce bon Dieu Pan aura de moy en don,
Sur son autel luy faisant sacrifice,
De mon belier la blanchastre toison,
Recognoissant son large bénéfice.

MORELOT.

Ie tiens en cage un gentil estourneau,
C'est pour Palès, affin qu'ell' soit bénigne
A ce Berger, qui garde le troupeau
Soigneusement de nostre grande Andrine.

MICHAU.

Vous Chevrepieds, hostagers des hauts fronts
Du mont de Tombe entez dedans les nuës,
Accourrez tost et de cent mille bonds
Foulez l'esmail des herbes cheveluës.

MORELOT.

Et vous, Sylvains qui habitez les Monts
Que va lechant Brévon (1) de ses ondettes.
Venez icy et aux airs de mes sons
Trepignez tous sur le verd des herbettes.

MICHAU.

Toy, grand' Palès, fautrice des aigneaux,
Ameine icy les courantes Driades,
Celles qui vont dansant dessoubs les eaux,
Et le troupeau des belles Oréades.

MORELOT.

Pomone, à qui les Normands valeureux
Doivent honneur, prend ta corne comblée

(1) Rivière qui passe auprès de Montmorel et se jette dans la Sélune.

De fruicts plus doux que le manger des Dieux,
Et la décharge à ceste grand iournée.

MICHAU.

Ie veux dresser un autel, dont le front
Sera couvert de verdoyant feuillage,
Ou d'an en an les Pasteurs offriront
Pour ce beau iour au grand Pan du fourmage.

MORELOT.

Ie veux graver sur l'escorce des bois
De mon poinçon ceste iournée heureuse,
Affin que ceux des préaux Avranchois,
A mesme iour, mainent feste ioyeuse.

MICHAU.

I'ay un grand bouc qui cosse mon mastin
Fort brusquement de ses lunaires branches,
Mais tel qu'il est c'est pour Péricartin,
Puis qu'il a soing des bergerots d'Avranches.

MORELOT.

Ie sçay un nid de beaux petits pinçons,
Qui est tissu dans une blanche espine;
Ie le trouvay en paissant mes moutons,
Mais qu'ils soient grands, ce sera pour Andrine.

MICHAU.

Comme le pin est l'honneur des coupeaux
Des monts ombreux, le lys d'une guyrlande,

Et le taureau des remachants troupeaux
Ainsi est-il l'honneur de nostre bande.

MORELOT.

Autant que l'orme excède les buissons,
Le grand fouteau en haulteur les fougères,
Et l'esté chaud l'hyver et ses glaçons,
Autant excède Andrine les Bergères.

MICHAU.

Dessoubs les pieds du grand Péricartin
Flore en tout tans face fleurir les roses,
Les beaux œillets, la lavande et le thin,
Et d'autres fleurs mille moissons écloses.

MORELOT.

En son honneur les rochers et les monts
Deviennent sucre, et les claires fontaines
Coulent de laict, les espineux chardons
Deviennent lys, et perles les areines.

MICHAU.

De ses taureaux les beaux tortiz ramez
Soient de fin or, d'agates radieuses
Et de rubiz soient tous ses champs semez
Et ses préaux d'opales prétieuses.

MORELOT.

De tous ses boucs les my-fourchuz ergots
Soient tous d'argent, en soye cramoisie

Se change aussi la laine sur le dos,
A beaux floccons, de sa grand bergerie.

MICHAU.

Tousiours de thin soient remplis ses herbis,
De grands taureaux et de bœufs son estable,
Son parc aussi d'aigneaux et de brebis
Paissans tousiours le trefle norrissable.

MORELOT.

Que ses vergers soient chargés desormais
Des meilleurs fruicts que face en la Neustrie
Croistre Pomone, et que l'Hyver iamais
Ne face tort à son ente fleurie.

MICHAU.

Que le Dieu Pan chasse loing de ses boucs,
De ses taureaux et de sa bergerie
Les fins larrons, les soldarts et les loups
Qui vont errant au plein de la prairie.

MORELOT.

Que l'aspre froid ne veufve ses préaux
De leur esmail, que la dure gelée
N'engendre point à ses menus troupeaux,
Les morfondant, la rude clavelée.

MICHAU.

Puisse il tousiours, Astrée carressant,
Vivre en honneur, et corriger les vices

De ses subiects, puis la Terre laissant
Aller au Ciel tout confit en délices.

MORELOT.

Si les petis offencent quelquefois,
Leur péché est au l'hierre semblable,
Mais cil des grands surpasse des haults bois
Par sa grandeur la cime esmerveillable.

MICHAU.

Dessus le dos de deux ieunes ormeaux
Ie veux graver Péricartin (1) à force,
Affin qu'un iour allans iusqu'aux nuaux,
Portent son nom empraint sur leur escorce.

---

(1) Quelques années plus tard, Vitel consacra une autre pièce de vers à ce même prélat. Elle est intitulée : « Larmes et regrets sur le trespas » de Messire Georges Péricart, evesque d'Avranches, à Messire Fran- » çois Péricart, son frère, a present evesque d'Avranches. » Voici en quels termes il y fait le portrait du défunt :

Il estoit un Scévole et au droit et aux lois
Autant que le latin il scavoit le gregeois;
Il estoit des premiers en la sacrée eschole
Qui faist bruire de Dieu la divine parolle;
Il defendoit tousiours vostre nom, et bénin
Caressoit tous ceux là qu'au ruisseau Pégasin
Vous lavez sainctement......

(LES PREMIERS EXERCICES POÉTIQUES, p. 515.)

MORELOT.

Sur ma Selune à haulte voix ie veux
Chanter son nom, qui dans la mer salée
Le poulsera, la mer aux Norts esmeuz,
Les Norts apres à la Voute estoillée.

AVRANCHIN.

Cessez, gentils Bergers, cessez vostre harmonie,
Qui m'a par ses refreins l'ame du corps ravie.
I'ay oüy les doux souspirs de Zephyre au travers
Des arbrisseaux vestus de crespez manteaux vers;
I'ay oüy les doux fredons du gay chantre sauvage,
Du merle babilard le gringoté ramage,
Iay oüy la grande Mer quand les Zephyres mols
Luy frizotoient la peau calmement sur le doz
Et i'ay oüy Lentillot ioüer de la musette
Qui faisoit rebondir les troupeaux sur l'herbette;
Mais tout cela ne peut egaller les fredons
Qu'ore mignardement découpoient vos bourdons.
De nectar et de miel voz bouches soient remplies,
Vos chapeaux soient couverts de fleurs espanoüies,
Tousiours sains et gaillards vous maintiennent les Cieux,
Vos toicts soient tousiours pleins de moutons et de bœufs,
Puisque scavez si bien entonner les musettes
Que vous faictes passer la douceur des avettes.
Mais l'esclairant Soleil tombant dedans les eaux
Du flottant Océan, n'apparoist qu'aux coupeaux
Des hauts monts sourcilleux, et l'ombre redoublée
Couvre ia le beau front de la pleine esmaillée,
Mes Enfants, il est tans d'aller à vos moutons

Pour les mener au toict. Demain quand les vallons
Seront tous redorez d'une clarté nouvelle,
Que vous voyrez sauter la brusque sauterelle,
Retournez en ce lieu et nous irons tous trois
Salüer humblement d'un visage courtois
Ce grand Péricartin, et nostre bonne Andrine
Le seul œil et l'honneur de la troupe Avranchine.
En ce pendant, Bergers (pour monstrer que mes sens
Ont esté resioüiz à voz accordz plaisans,
Que sur tous les Pasteurs vous r'emportez la gloire,
Pour chanter, et qu'ayez de moy tousiours mémoire)
Ie vous veux honorer de quelques petis dons;
Tien, Michau, tu auras pour les airs de tes sons
Ce bourdon de prunier, que la main fort subtile
De Pollynot tourna d'une façon gentille;
Et toy, mon Morelot, dont les tons doucelets
Surpassent en douceur ceux des rossignolets,
Reçois en don de moy ceste belle houlette
De cormier noüailleux, pour laquelle a Ianette
Ie baillay une loure. Or allez et aux bois
Vantez le noble loz du grand Pastre Avranchois.

DISCOURS

à Messieurs d'Avranches.

L'honneur qu'on doit à son premier berceau,
Ne me permet de lever mon pinceau,
Ny mon crayon de dessus ceste table,
Sans y tracer son portraict mémorable.
Ie vous veux donq' representer, Messieurs,
En ce tableau, peinctz en basses couleurs
Les fortz rempartz de nostre Ville antique,
Non eslevez aux airs de la musique
D'un Amphion, ou bien par les thrésors
D'une Didon sur les Lybiques bords,
Mais par la main d'une grande Déesse
Qui fist coupper une forest espesse,
Que soustenoit ce Rocher de renom
Qu'on appelloit l'obscur Polydendron;
Puis fist ietter le plant d'une muraille,
Qui deffiroit la plus forte bataille
Du Dieu sanglant. Ses flanquez bastillons
Ne tremblent point soubz les tonnans canons.
Elle nomma ceste cité Avranches,
Nom convenant pour les rameuses branches
De ce grand boys. Ceste divinité
Avoit laissé, pour la malignité
Et le boucon de Circé la sorcière,
Le champ Latin, et de suite légère
Par les boüillons du bain Neptunien
Avoit surgy à ce bord Neustrien.

On la nommoit Pomone la fruictière,
Grande Arboriste, et riche Jardinière (1).
  Après qu'elle eut achevé ces remparts,
Ell' les munit des plus hardys soldarts
Qu'ell' put choisir, et fit leur Capitaine
Un chevalier, qui iamais soubs la peine
Ne se vid las, aussi l'appelloit-on,
Pour cest effect, le chevalier Ferron;
Car tout ainsi que par la main du Feuvre
Le fer mollist, surmonte et met en œuvre
Tous ses Germains, et ne se void par eux
Iamais vaincu, ainsi ce généreux
Et grand Guerrier abbattoit soubs sa lance
Ceux qui osoient attaquer sa vaillance,
Et oncq' aucun, tant fust-il brave et fier,
Ne surmonta son cœur advanturier (2).
  De luy sont nez les sieurs de la Ferrière
Qui ont gardé la proüesse guerrière
De leur Ayeul. Nostre grand conquereur
L'esprouva bien quand sa forte valleur
Domta l'Anglois, que bien qu'il fust farrouche,
Tout dépité luy fallut en la bouche
Mascher le frein des Neustriennes loix.

---

(1) Les vers de Vitel indiquent au moins qu'au XVIe siècle la culture des fleurs et des arbres à fruit avait déjà pris à Avranches une assez grande extension.

(2) Le chevalier Ferron nous semble avoir joué, dans l'histoire d'Avranches, un rôle non moins chimérique que les chevaliers Gervais Regnault et Protais Regnault, auxquels on a attribué, d'après des chartes fausses, la fondation de l'église Saint-Gervais.

François le Grand, monarque des François,
Cogneut aussi leur vaillance indomtable,
Quand le Lys d'or carguoit l'Aigle de Sable.
Et quant à nous qui naissance avons pris
De ces soldarts, qu'on lise les escris
Que nous tenons malgré l'age et l'envie,
Et l'on voira qu'en prenant nostre vie
De leur estoc, nous avons pris aussy
De père en fils leur courage endurcy
Contre l'effort, l'assault et les alarmes
Que donne Mars par le fer de ses armes.
Lors que César, terreur des plus grands Roys,
Vint usurper ce Royaume Gaulois,
Ceux que Coisnon d'avecque nous divise,
Pensant garder contre luy leur franchise,
Cognoissant bien quel estoit notre cœur,
Vindrent bien tost nous mandier faveur.
Quand nostre Roy vint en ceste province,
Qu'il gouverna en magnanime Prince :
Nous les derniers de tous les Neustriens,
Fusmes serrez aux neudz de ses liens.
Nous avons eu ce los du grand Guillaume,
Après qu'il eut subiugué le royaume
Des fiers Anglois, d'estres dictz les premiers
Sus tous ceux-là qu'il estimoit guerriers,
Tant il vantoit la contrée Avranchine
Pour se monstrer aux armes Palladine.
Il n'est besoing de faire mention
Des masles cœurs que ceste nation
A mis aux champs depuis vingt-cinq années,
N'y de ceux-là qui suivent les armées
Du grand Henry. S'il nous faut sainement
Parler, depuis qu'on garde sainctement
La loy de Christ, on voyra que la France

Ne luy rendoit encore obéissance ;
Que sainct Léon fut le premier patron
De nostre Eglise avant que Christ tout bon
Eust engravé sa foy saincte et divine,
Au plus profond de la noble poictrine
Du fort Clovis. La suprême Bonté
Tesmoigna bien la grande sainctеté
De nostre Aubert, lorsque (miracle estrange)
Luy envoya sainct Michel son archange,
Pour l'advertir de luy sacrer au mont
Du cornu Tombe, un temple dont le front
Eust surpassé le plus hautain nuage (1).
Nous avons eu Pater sainct personnage ;
Un de Bourbon a eu tout empesché
Le col du faix de ce digne evesché.

---

(1) L'importance de saint Aubert, comme propagateur du Christianisme et de la civilisation dans l'Avranchin, n'a pas été jusqu'ici suffisamment appréciée. Mais, à défaut d'historien, un chroniqueur du XIII[e] siècle a tracé de cet évêque un portrait qui vaut presque une biographie :

Il mesme quant il savoit
Ou en tanguor povre gisoit,
Visitout lei molt dolcement,
Si il confortout benignement ;
Et en apres quand sen tornout
De sa sustance lor leissout.
A tots gens eirt molt amables,
Simple et douset enorables,
Il estoit peire as orfenins,
Il estoit ostes as pelerins,
Il estoit pied as esclopés,
Il estoit oil as essorbés.

Le Roman du Mont St-Michel, publié
par Francisque Michel, p. 41.

De Cenalis, lumière de la Gaule,
Luy a aussi presté sa forte espaule.
Puis deux Ciriers en ont porté leur part.
Et après eux le sage Péricart,
Lequel naguere a senty l'allumelle
Du fer tranchant de la Parque cruelle.
Ha Parque, hélas! par ton terrible effort
Tu as faict cheoir des Muses le support.
La mienne hélas! en prend tant de tristesse,
Que ia desia elle seroit en Gréce,
Si ce n'estoit la bénigne douceur
De cil qui prend, Frère de ce pasteur,
Dessus le chef le faix de ceste masse,
Qui la retient en ce françois Parnasse.
Vous, Avranchois, rendant graces aux Cieux,
Devez chérir ce Prélat vertueux,
Ce grand Prélat dans qui le Ciel inspire
Tout ce qu'il a de rare en son Empire,
Prélat qui est digne qu'un Apollon
Elève aux Cieux sa gloire et son renom.
Peut-on trouver, pour l'estat de Police
Et pour garder l'honneur de la Justice,
Hommes, qui soient en leurs mœurs mieux vivans
Et qui soient plus en doctrine sçavans,
Qu'un de Gardain, un grave le Vicomte (1),
Un Arondel (2), qui tousiours ont faict comte

---

(1) Le Vicomte ou Le Viconte avait pris une part importante à la rédaction du Réglement de police pour la subvention et nourriture des pauvres, arrêté au Palais Episcopal le dernier jour d'août 1585. (Cf. NOTICE SUR L'HOSPICE D'AVRANCHES, par M. Ch. de Beaurepaire).

(2) Julien Arondel, sieur de la Bréhoulière, conseiller assesseur au

Des vers sacrés ? Aussi nostre blond Dieu
Les embrasa autresfois de son feu.
Y-a-til un duquel la douce langue
Discoure mieux et trame une harangue
Que de Hullin (1) ? Qu'on entende la voix
Du docte Eschart au sénat Roüennois,
Qui comme un foudre et tempeste bruyante
Esbabist toute une troupe escoutante (2),
Et l'on dira qu'il est le vray surgeon
Du Nomien et de la grand Pithon,

---

bailliage d'Avranches, décéda le 9 décembre 1616, et fut inhumé dans l'église de Subligny, sous le Crucifix. Plusieurs membres de cette famille occupèrent, au XVIe et au XVIIe siècles, des emplois de judicature dans la ville d'Avranches.

(1) Le personnage dont il est ici question appartenait vraisemblablement à la famille Hullin, de la paroisse Notre-Dame-des-Champs, dont la noblesse fut reconnue en 1597. (Cf. HISTOIRE DU MONT SAINT-MICHEL, par M. l'abbé Desroches, T. II, p. 226.)

(2) Eschart était avocat en la Cour du Parlement à Rouen. Vitel lui a dédié son imitation de la 31e Idylle de Théocrite sur la mort d'Adonis. Dans le Sonnet qui précède cette composition, le poète, après avoir parlé du pouvoir de Vénus, ajoute, en s'adressant à François Eschart :

Ainsi peux tu par ta douce éloquence
Par ton beau geste et par ta bienséance
Fléchir la cour du plus cruel Gélon.
Tu pourrois bien comme iadis Orphée
Charmer là bas, en l'aveugle contrée,
Le chien portier, Proserpine et Pluton.

(LES PREMIERS EXERCICES POÉTIQUES, p. 101.)

La famille Eschart, originaire de Bretagne, a fourni plusieurs abbés à Montmorel.

Qu'on vienne oüir un disert la Masure
Et un Vallée, on dira que nature
Les a produits pour les rocz esbranler,
Comme un Orphé, tant est doux leur parler.
Il reste encor plusieurs graces à dire
Qu'en ce contour le Tout-Puissant faict luire,
Que ie ne peux chanter plus hautement,
Ny mon peinceau peindre plus vifvement,
Dont ie me deuls, car ie voudrois parfaire
C'en quoy mon cœur désire vous complaire,
Ce qui me fust aisé, si de l'Enfer
Les noires sœurs, de leur esmoulu fer,
N'eussent meurtry mes parentz par surprise,
Dont ilz sont deux dormants en vostre Eglise;
Le tiers hélas, mon oncle le plus prochain,
Qui me guidoit chez le sainct chœur Neuvain,
Veillant Berger du troupeau de Grand-ville,
Gist au tombeau de sa chère famille.
Puis deux, aprés avoir veu les Romains
Dessus le Tybre et les Napolitains,
A Naples mesme, aprés qu'en Allemaigne,
En Dennemarque et en la riche Espaigne
Ilz eurent veu ce que peut désirer
Un bel esprit, ains que se retirer
En son berceau, par la Parque envieuse
Beurent aussi de l'onde sommeilleuse.
Le moins âgé, en l'ardeur de son sang,
Qui ia desia prenoit sa place au rang
Des bons Esprits que la France nous donne,
Broncha hélas, soubs la Mort trop félonne,
En son beau May, et eust pour son tombeau
Paris sans pair. Or mon Avril nouveau
Ne s'appuyoit que sur cest aultre Frère,
Luy seul portoit ma saison printannière

Sur Hélicon, en lui seul ie fondois
Tout mon espoir, de luy seul i'attendois
Tout mon bon heur, mais las! c'est grand follie
De s'asseurer en ceste humaine vie
Au bon vouloir de son ami certain,
S'il est en huy, il ne sera demain.
Tousiours la Mort nous pend dessus la teste,
Ou du Destin la soudaine tempeste
Vient rompre l'heur que pouvons esperer,
Ou quelque mal nous vient tousiours frustrer
De nostre attente, ou bien la providence
De Dieu ne veut nous donner ioüissance
De nos desseins sans suer et peiner.
Car l'Homme est né au monde pour gaigner
Son vivre en peine, ainsi la haulte Essence
L'a ordonné en peine de l'offence
Du premier Homme. Ah comme ie pensois
Toucher le but auquel je m'advançois,
Par son moyen, voicy la palle Envie
Qui m'a tousiours esté dure ennemie,
Qui se lança traistrement sur son chef.
En l'accablant d'un monde de meschef,
Et luy fist tant de travail et de peine
Qu'il luy fallut près Thabor et Vilaine
Traverser Stix, me laissant seulement
Un deuil amer pour tout advancement.
  Ainsi voilà comme veuf de Pilote,
A la mercy d'Aquilon mon nau flotte;
Je suys tout seul en travail à ramer
Dessus le dos d'une terrible Mer,
Tousiours le Ciel y darde son orage
Et tous les vents y aigrissent leur rage.
Iay beau remplir l'air de cris et de pleurs,
Personne, hélas! n'accourt à mes clameurs.

Cruel Destin, et Fortune marrastre
Tissez-vous donq' une toille neirastre
A mon espoir? vostre fière rigueur
A-tell' iuré d'espancher tout malheur
Dessus ma teste. et faire que ie passe
Toute ma vie aux rets de vostre nasse?

Bien que ie flotte en telle mer d'ennuiz,
Ie vous rendray l'honneur que tout pays
Requert des siens, et celuy là qui pense
Que ie vouldrois ailleurs prendre alliance
Qu'en mon pays, vrayment se trompe bien.
Ie veux sembler au bon Dulichien,
Qui ne fit cas de l'isle d'Ogysie
Pour retourner en sa douce patrie
La pauvre Itaque, horrible de rochers,
Qui luy estoient dix mille fois plus chers
Que ce pays plantureux et fertille:
Et prisa plus l'Icarienne fille
Desia ridée, et subiette à la loy
Que tient sur nous l'inexorable Roy
Du noir Chaos, qu'une belle déesse,
Qui le vouloit garder de la vieillesse,
Et le norrir du nectar savoureux
Et du manger dont se paissent les Dieux.

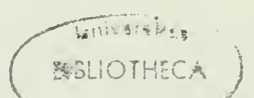
Ainsi ny a Terre si plantureuse
(Mais en peut-on trouver de plus heureuse
Pour les mortels que celle des Normans?)
Qui arreste onq' la course de mes ans
En ses manoirs, et si n'y a pucelle,
Ny femme encor tant soit ell' chaste et belle,
Qui puisse tant m'estraindre à son collier,
Que me tenir esclave en son foyer
Hors mon pays, et celuy-là s'abuse
Qui simple croit que l'œil d'une Aréthuse

A tel pouvoir qu'à son verd m'attacher,
En m'estrangeant de mon berceau si cher.
Plustost les cerfs vianderont (1) dans les nuës,
Et le sanglier dans les ondes chenues,
Que le Nopcier, cest hymen coniugal
Me captive hors de mon pays natal.

---

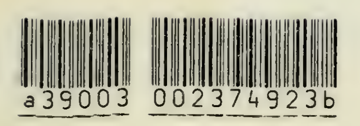
(1) Se repaîtront. ROQUEFORT, dans son *Glossaire*, donne le substantif *viandis*, lieu où le cerf prend sa nourriture.

Avranches. — Typ. et Lith. H. Tribouillard.



ERRATA.

Page.	Vers ou Ligne.	Au lieu de :	Lisez :
4	7 d'en bas	dans dans	dans (une seule fois).
6	5	soldats	soldarts.
id.	10	j'en suis bien	j'en suis très-bien.
id.	2 d'en bas	haaseras	hausseras.
10	Note, l. 2	leur	leurs.
12	17	à poursnivre	à poursuivir.
17	Note, l. 3	d'Orlliamson	d'Oilliamson.
21	8	obliveux	oblivieux
24	5	craigant	craignant.
25	12 d'en bas	foudroyant	frondoyant.
36	2	contrer	contre.
38	8 d'en bas	ferées	serées.
39	4	se	le.
42	9	ferées	serées.
59	18	Roy	Rol.
63	15	Mon oncle le plus	Mon oncle plus.


a39003 002374923b